17 Juin 1921. — N° 22

ÊTES-VOUS PHOTOGÉNIQUE ? PRENEZ PART A NOTRE GRAND CONCOURS

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

CLICHÉ PARAMOUNT

BÉBÉ DANIELS

Pathé-Consortium-Cinéma

DIRECTION GÉNÉRALE :
67, Faubourg Saint-Martin, 67
PARIS

AGENCES :

PARIS
67, Faubourg Saint-Martin

Téléphone : **Nord 17-43 - Nord 68-58** -:- *Adresse Télégraphique :* **Pathéloca-Paris**

LYON
3, Place Morand

MARSEILLE
1*bis*, Rue Cannebière

BORDEAUX
38, Rue d'Arès

TOULOUSE
11, Rue Bayard

DIJON
10, Place des Ducs

ALGER
3, Rue Charras

TOURS
45, Place des Halles

LILLE
2, Place de la République

NANCY
38, Rue Stanislas

STRASBOURG
2, Rue Molle

RENNES
6, Rue Hoche

TUNIS

CASABLANCA

Concessionnaires
dans tous les pays du Monde

Le Numéro **1** fr. — N° 22 — 17 Juin 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		
France	Un an	40 fr.
——	Six mois	22 fr.
——	Trois mois	12 fr.
——	Un mois	4 fr.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9e) - *Tél. : Gutenberg 32-32*
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS		
Étranger	Un an	50 fr.
——	Six mois	28 fr
——	Trois mois	15 fr
——	Un mois	5 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel LEVESQUE, MUSIDORA, Madeleine AILE, Sandra MILOWANOFF, Huguette DUFLOS, Léon MATHOT, René CRESTÉ.

GEORGES BISCOT

Votre nom et prénom habituels ? — *Georges Biscot.*
Lieu et date de naissance ? — *Paris, 15 septembre 1889.*
Votre petit nom d'amitié ? — *Coco.*
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Le mien.*
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *Tih-Minh.*
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Chambertin.*
Aimez-vous la critique ? — *Oui, quand elle est juste.*
Avez-vous des superstitions ? — *Aucune.*
Quel est votre fétiche ? — *Nénette et Rintintin.*
Quel est votre nombre favori ? — 3.
Quelle nuance préférez-vous ? — *Bleu.*
Quelle est la fleur que vous aimez ? — *Le myosotis.*
Quel est votre parfum de prédilection ? — *L'ambre royal.*
Fumez-vous ? — *Jamais.*
Aimez-vous les gourmandises ? — *Oui.*
Lesquelles ? — *Toutes.*
Votre devise ? — *Bien faire et laisser rire.*
Quelle est votre ambition ? — *Assurer le bonheur des miens.*
Quel est votre héros ? — *Douglas Fairbanks.*
Avez-vous des manies ? — *Je ne crois pas.*
Etes-vous... fidèle ? — *Oui.*
Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — *Louis Feuillade, P. Benoit, Bizet.*
Votre peintre préféré ? — *Henner.*
Quelle est votre photographie préférée ? — *Celle-ci.*

G. Biscot

CLICHÉ GAUMONT

P. S. — Nous avons en mains les réponses suivantes qui paraîtront successivement : **France Dhélia, Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Malherbe, Napierkowska, Pearle White, Fanny Ward, Paul Capellani, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Darson, Georges Mauloy, etc., etc.**

LES AMIS DU CINÉMA

Nous avons publié dans notre nº 16 (6 mai) tous les détails relatifs à l'*Association des Amis du Cinéma*. Pour ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas ce numéro, nous rappelons que l'Association est formée entre les rédacteurs et les abonnés de *Cinémagazine*.

Voici les buts que nous poursuivons :

1º *Permettre aux fervents de l'écran de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées* ;

2º *Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata* ;

3º *Leur permettre de travailler en commun à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse* ;

4º *Rechercher tous les moyens pour étudier son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.*

Les **Amis du Cinéma** *peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».*

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Un insigne pour la boutonnière est en voie de création. Nous le mettrons prochainement à la disposition des **Amis**.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Les Amis du Cinéma nous écrivent

« Je suis enthousiasmé de votre *Cinémagazine* et de *l'Association des Amis du Cinéma*. Aussi, je vous prie de m'abonner pour un an et de m'inscrire au nombre des membres de l'Association.

« Je suis heureux de vous promettre l'adhésion de plusieurs de mes amis qui s'intéressent vivement au progrès et à la diffusion du film français. »

HENRI BRENOT, *Constantine*.

« Je vous envoie ci-joint le montant d'un abonnement d'un an et ma cotisation pour faire partie de votre si intéressante *Association des Amis du Cinéma*.

« Je serais très heureux de pouvoir correspondre avec d'autres « Amis », comme moi fanatiques de l'Art muet. »

GASTON VIALLARD,
Dessinateur, rue des Pénitents,
Montbrison (Loire).

« ... Permettez à un abonné, mieux, à un « Ami du Cinéma », de vous adresser ses compliments pour l'œuvre entreprise par *Cinémagazine*. C'est une œuvre admirable, une belle œuvre, j'oserai même écrire, un chef-d'œuvre ! et, en ce domaine, ils n'abondent pas. »

LOUIS FAGGIANELLI, *Ajaccio*.

« ... Votre idée des *Amis du Cinéma* est excellente à tous points de vue. Je lui souhaite une entière réussite et j'espère vous amener de nombreux amis. En attendant, je vous prie de m'inscrire parmi vous. »

E. SCHUMACHER, *Le Vésinet*.

« ... J'applaudis sans réserve à votre excellente idée qui permettra aux véritables adeptes du « Cinéma » d'échanger leurs impressions et de faire triompher et révéler l'Art muet à ceux qui ignorent encore son véritable attrait. »

BILLIE CASSAGNOL, *Paris*.

« Fidèle lecteur de *Cinémagazine*, que je suis depuis son apparition, je vous prie d'accepter mes sincères compliments pour votre journal si intéressant et si bien présenté.

« Veuillez donc trouver ci-inclus un mandat de 84 francs, montant de deux abonnements d'un an et deux adhésions aux « Amis du Cinéma ». L'un de ces abonnements est pour moi, l'autre pour un ami ».

ANDRÉ BALLON, *Flers-de-l'Orne*.

LA REINE DES PROVINCES

La Reine de France... pardon !... La Reine des Provinces de France est élue.

Après avoir donné un empereur à la France, **La Corse** lui donne aujourd'hui une Reine de dix-sept ans.

C'est sur le front charmant de Mlle Pauline Pô que va se poser cette couronne de charme, de grâce et de beauté.

Voici le résultat final de ce concours qui aura demandé un an de réalisation.

La Corse, Reine du Midi	184.928	voix
La Flamande, Reine du Nord .	134.659	—
La Toulousaine, Reine du S.-Ouest	82.020	—
La Savoyarde, Reine du Sud-Est	66.721	—
La Charentaise, Reine de l'Ouest.	38.467	—
L'Alsacienne, Reine de l'Est . .	31.425	—
L'Orléanaise, Reine du Centre .	11.202	—

BÉBÉ DANIELS A SA TOILETTE — *Cliché Paramount*

BÉBÉ DANIELS

CETTE charmante artiste est véritablement, ce qu'on appelle en argot théâtral, une enfant de la balle.

Son père, M. Daniels, était impresario d'une modeste troupe ambulante dont sa mère était la grande vedette. De ville en ville ces comédiens donnaient des représentations où le drame et la comédie alternaient avec l'opéra et l'opérette. Les premiers rôles lyriques se résignaient à jouer modestement les utilités dans le drame, et, en compensation, les comédiens figuraient et chantaient, le plus juste possible, les chœurs dans l'opéra.

C'était un véritable chariot de Thespis, où, roulotte à part, tout ce monde vivait, au jour le jour, en famille. Un soir, le 14 janvier 1901, au cours d'une représentation donnée dans le fin fond du Texas, à Dallas, la troupe fut toute émue par la naissance prématurée de l'enfant de M. et Mme Daniels. On jouait la *Mascotte*, et, dès le deuxième acte, Bettina ne put continuer son rôle.

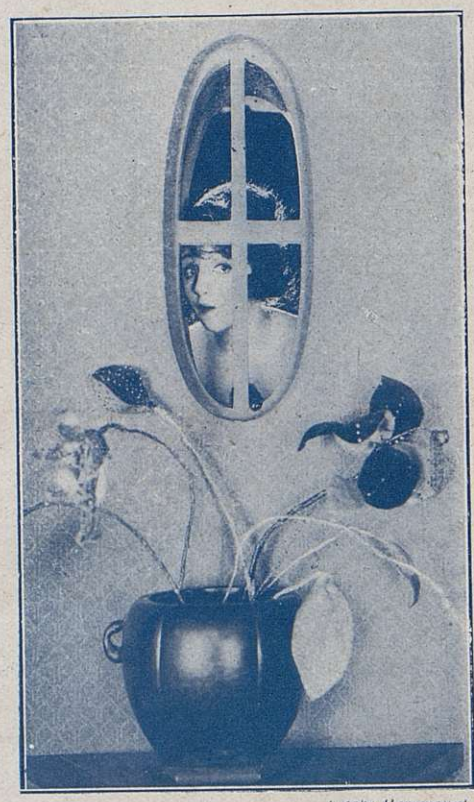
Le public prit gaîment la chose, et les officiers du Fort Worth voulurent fêter la naissance du bébé de M. et Mme Daniels. Quelques semaines plus tard, dans une

Cliché Paramount

BÉBÉ DANIELS DANS UN RÔLE D'ÉPOUSE EMANCIPÉE

adaptation américaine d'un de nos vieux mélodrames, *La Voleuse d'enfants*, Bébé Daniels fit, bien malgré elle, sa première apparition en public. Elle cria, se débattit, joua son rôle en conscience et ne se remit des émotions de son premier début qu'en se jetant gloutonnement sur le sein de sa mère.

Enfant gâtée, choyée et dorlotée par toute la troupe, Bébé joua, par-ci, par-là, quelques petites figurations enfantines. Ce n'est qu'à l'âge de trois ans qu'elle tint un véritable rôle dans *The Confederate Spy*, mélodrame dont en ce temps-là, la vogue était immense aux Etats-Unis.



Cliché Paramount

BÉBE DANIELS... EN PRISON

Abordant la tragédie classique, Bébé — on n'avait pas encore songé à lui donner d'autre nom ! — joua le rôle du duc d'York, dans *Richard III* de Shakespeare.

Vers 1905, les grandes tournées théâtrales luxueusement organisées prirent une extension de plus en plus grande. Elles firent connaître non seulement dans les capitales des Etats-Unis mais encore dans des villes de deuxième et troisième ordre les vedettes européennes. Ce fut la ruine des petites troupes comme celle de M. Daniels, qui, tristement, se disloqua.

Nous retrouvons Bébé Daniels dans la troupe Burbank qui, passant en 1906 à Los-Angelès, présenta sa petite pensionnaire comme une étoile « di primo cartello ». En effet, Bébé Daniels tenait tout le « fromage » de l'affiche. A cette époque, Los-Angelès n'était pas encore devenue la capitale industrielle et artistique du film américain, ce n'était qu'une petite localité où ne faisaient que passer les cow-boys, les chercheurs d'or et d'aventures.

Après trois ans de tournées ininterrompues sur toutes les scènes des Etats-Unis, du Canada et du Mexique, Bébé Daniels fit ses adieux au théâtre à l'âge de huit ans.

Elle donna sa dernière représentation dans *The Squaw man* et fut portée en triomphe par les vieux artistes de la troupe qui, en souvenir de sa naissance, ne la désignaient entre eux que sous le nom de « La Mascotte ».

Bébé Daniels n'avait quitté la scène que pour devenir artiste de l'écran.

Elle fut engagée par la « Selig » une des plus anciennes marques d'édition américaine, et, pendant longtemps, selon le scénario, elle y joua des rôles d'enfant, fillettes ou garçons.

Dire quels furent ces films est presque impossible. En ce temps, les scénarios n'étaient pas aussi importants qu'ils le sont aujourd'hui. Et chaque metteur en scène tournait facilement un film par semaine.

Après son contrat avec la Selig, Bébé Daniels qui était devenue une belle jeune fille de 16 ans, fut engagée à la Rolin Film Cº pour devenir, sous la direction d'Hal Roach, la partenaire d'Harold Lloyd, connu en France sous le pseudonyme de « Lui », et avec lequel elle interpréta de nombreuses comédies où sa réelle beauté, son amusante physionomie d'ingénue comique et son talent de soubrette excentrique ont été si applaudis dans de nombreux films, tels que : *Les Deux Larrons*, *Le Flirt*, *L'Amour s'envole*, etc., que nous avons vus dans les programmes Pathé. Par la suite, Bébé Daniels fut engagée à la Paramount. Le célèbre metteur en scène, Cécil B. de Mille, qui apprécie beaucoup son talent, lui a fait tourner quelques comédies dramatiques telles que : *Male and Female* et *Why Change your Wife*, qui furent non seulement un succès, mais une véritable

révélation, car Bébé Daniels qui jusque-là nous avait fait rire, nous émotionna réellement par son jeu simple et sincère. Et ces beaux yeux, que nous connaissions si rieurs, avaient des regards si tristes, si embués de larmes qu'on ne pouvait se défendre d'être attendri.

De ce qu'elle interprète les rôles de haute comédie, il ne s'ensuit pas que Bébé Daniels ait acheté une conduite. C'est un véritable garçon manqué.

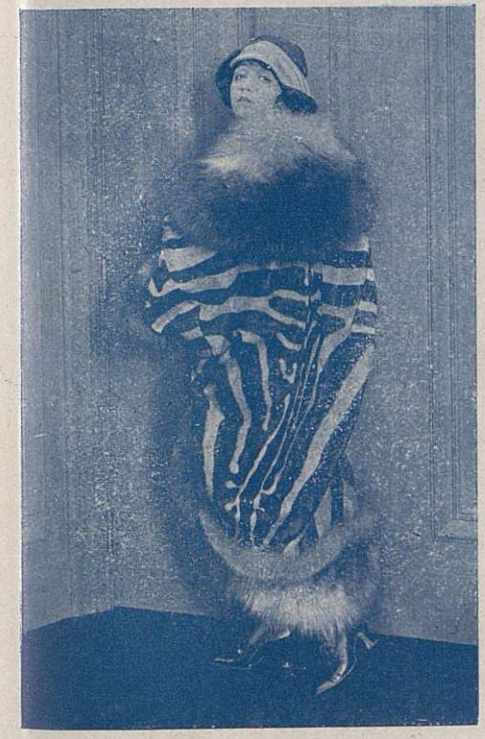
Habile en tous les sports, elle est des plus intrépide et les règlements de police, elle s'en moque comme de son premier début !...

Dernièrement, pour excès de vitesse et pour ne pas avoir obéi à l'ordre de ralentir, Bébé Daniels fut signalée par un policeman. Ce fut une course de vitesse, une folle randonnée entre elle et deux, puis quatre agents motocyclistes. Après en avoir semé trois, elle ne fut arrêtée par le quatrième qu'à cause d'une panne. Le réservoir d'essence de sa voiture était à sec !...

Un procès-verbal sévère fut dressé à la délinquante qui fut condamnée, à son choix, soit à payer une forte amende soit à faire dix jours de prison.

Cliché Realart

BÉBÉ DANIELS MÉDITE UNE GAMINERIE



Cliché Paramount

BÉBÉ DANIELS DANS UN RÔLE SENTIMENTAL

Bébé Daniels préféra la prison !

Et ce fut un great event, car elle reçut de ses nombreux admirateurs plus de 3.000 lettres, des gerbes de fleurs, à ne savoir où les mettre, des centaines de boîtes de friandises, et, aux heures permises, de nombreuses visites.

M. Max Linder qui était allé la voir la trouva entourée de quelques camarades avec lesquelles elle allait danser le fox-trot de la captivité aux sons d'un gramophone :

La pénitence est douce,
Et ron, et ron, petit patapon.

Tellement douce que les gens austères, type Woodrow Wilson, se sont scandalisés sur la façon dont étaient traitées *certaines condamnées, qui semblaient vouloir se faire une indécente publicité des peines qu'elles avaient méritées par leur inobservation des justes lois.* Ouf !...

Pauvre Bébé Daniels !...

Cette jeune artiste est ce qu'il est convenu d'appeler une « enfant terrible ». Il y a quatre ans, il ne se passait pas de jours qu'elle ne reçut d'un de ses nombreux admirateurs des épîtres enflammées, où ce

prétendant à sa main lui disait combien il serait heureux de vivre, avec elle, cette vie turbulente et fantaisiste, qu'elle symbolisait si bien dans les comédies gaies interprétées avec Harold Lloyd.

Pour s'en débarrasser définitivement et s'amuser un peu, Bébé Daniels lui donna rendez-vous un dimanche, à la sortie du Temple. Habillée comme une Quakeresse, elle fut difficilement reconnue par ce monsieur veuf et déjà d'un certain âge, qui rêvait d'épouser une jeune évaporée et de vivre enfin « sa vie » !...

Baissant les yeux et prenant des airs de Sainte Nitouche, tout en tournant entre ses doigts un gros recueil de cantiques, Bébé Daniels lui dit qu'elle cesserait de faire du cinéma le jour où elle trouverait un mari sérieux, qui lui offrirait de partager, loin de la ville, une vie calme et paisible : et que son rêve était d'avoir beaucoup, beaucoup d'enfants, auxquels elle donnerait une éducation des plus sévères.

Son admirateur lui fit une profonde révérence et se sauva !...

On dit que Bébé Daniels veut changer de nom, ou tout au moins de prénom, car elle est maintenant trop grande personne pour garder encore un prénom qui ne fut, à ses lointains débuts, qu'un petit nom d'amitié.

WILLIAM BARRISCALE

ANTONIO MORENO

Le *Classic* publia vers décembre 1918 une interview d'Antonio Moreno qui, non sans une légère fatuité, laissait lire au reporter les nombreuses lettres que lui envoyaient quotidiennement ses admiratrices jeunes et vieilles. Parmi les plus touchantes, étaient celles d'une incurable qui attendait avec impatience la séance de cinéma où elle pourrait le voir et elle faisait terminer sa lettre par cet aveu : « J'aimerais vous avoir comme docteur...Venez-vous quelquefois à l'hôpital ?... Un jour, pourrai-je vous voir ?... »

Une autre lettre était celle d'un avocat demandant à l'interprète de *The Tarentule*, sa photographie pour sa fillette, jeune admiratrice de cinq ans.

Il est certain que quel que soit le talent des artistes européens, ils sont loin d'avoir la vogue et la popularité qu'ont dans toutes les Amériques et même dans le monde entier les artistes de cinéma des U. S. A. Cela tient surtout à la façon dont les firmes éditrices américaines soignent d'une façon originale et intensive la publicité de leurs étoiles qui souvent sont presque populaires avant d'avoir paru à l'écran.

Indépendamment de ses qualités artistiques et de la virtuosité sportive dont il fit preuve dans le célèbre ciné-roman *La Maison de la Haine* qu'il interpréta avec Pearl White, une grande part du succès d'Antonio Moreno vient de ses réelles qualités photogéniques.

Mais laissons parler le reporter du *Classic* : qui est d'une rare éloquence admirative et ...rédactionnelle.

« Vous avez certainement dû entendre parler du charme espagnol d'Antonio Moreno. De la couleur merveilleuse de son teint d'olive qui produit en quelque sorte l'effet d'une grenade (*sic*). Vous avez aussi entendu parler de la douceur et de la franchise de son regard. Et peut-être avez-vous aimé son jeune rire contagieux, comme s'il avait jailli de l'écran, et, sans aucun doute vous vous êtes demandé s'il était le même dans la réalité ou s'il n'était ainsi que pour le public.

« Réellement et vraiment, il est beaucoup mieux que ses portraits. Mais lorsque vous causez avec lui, il a quelque chose de si sincère que vous ne faites pas attention s'il est bien ou mal ».

Comme on demandait à Antonio Moreno s'il recevait beaucoup de lettres d'amour, il répondit : « c'est une comique chose mais je n'ai jamais tant reçu de ce que vous appelez des lettres d'amour qu'après que j'eus joué *The Island of regeneration* avec Edith Storey ».

— Et que vous disait-on ?

— Ah ! s'écria en riant Antonio Moreno, si vous croyez que j'ai eu le temps de lire près de 100 kilos de lettres arrivées quotidiennement, vous vous trompez. Et le travail, et l'entraînement sportif et le repos lorsque l'on revient brisé de fatigue du studio ! Mais pour lire toutes ces aimables choses, il me faudrait perdre le boire et le manger, renoncer au sommeil. Ma façon de répondre c'est de travailler le mieux possible et de remercier le public qui veut bien me témoigner tant de sympathie, en m'efforçant de jouer de mieux en mieux les rôles que l'on veut bien me confier.

Pourtant nous devons dire qu'Antonio Moreno a des secrétaires qui envoient les photographies demandées lorsque les requêtes s'adressent à : Vitagraph-Studios Prospect and Talmadge Streets Los-Angelès, Californie (U. S. A.).

A la ville, Antonio Moreno, est d'une élégance extrêmement recherchée, et il n'est pas rare de le voir changer plusieurs fois par jour de toilettes. Il ne faudrait pas croire pour cela que c'est un "petit maître" car sous des apparences futiles que son jeune âge excuse, c'est un sportman rompu aux exercices les plus violents.

AD. M.

ANTONIO MORENO

Le sympatique protagoniste du « Masque Rouge »
le nouveau Ciné-Roman de l'Édition Vitagraph

Cliché Evans 17 Juin 1921

LES FILMS ET LE PUBLIC

Les films une fois terminés sont vendus de deux façons : soit en marché libre, forme à peu près abandonnée en France, mais encore usitée en Angleterre et en Amérique, et qui consiste à vendre des copies de chaque film à un prix uniforme sans se soucier de leur destination, soit en exclusivité Cette seconde forme, de beaucoup la plus répandue, comporte pour l'acquéreur d'un certain nombre de copies, le droit exclusif de représenter le film acquis dans un pays ou un groupe de pays, pour une durée de trois à dix ans, après quoi, le film retombe en marché libre, ou même sans limitation de date. Les achats se traitent à Paris pour la France et les colonies françaises ; souvent à ces pays sont joints les pays de langue française qui sont : la Belgique, la Suisse et parfois encore la Hollande et l'Egypte. A ce sujet, on peut faire remarquer que les titres des films sont généralement rédigés en français pour l'Egypte.

Les organisations qui achètent ce droit de distribuer les bandes aux établissements de représentations publiques sont des maisons de location : de plus en plus, les éditeurs louent eux-mêmes leurs films. Pour comprendre la façon dont se pratique la location des films, il est bon de rappeler la façon dont elle s'est organisée peu à peu.

Au début, les éditeurs vendaient tous leurs films en marché libre. Le directeur de cinéma achetait son film pour l'établissement où il le passait. Peu à peu, l'habitude vint de changer de programme plus fréquemment ; la qualité de la pellicule augmentait en même temps, et, la durée des films se prolongeant avec leur résistance, les directeurs qui achetaient ces films en vinrent à les revendre à d'autres directeurs qui les passaient à leur tour dans leurs établissements ; cela créait une échelle de prix. La multiplication des salles rendait ce système peu pratique ; il se forma alors un commerce nouveau : un loueur achetait pour le compte de son client principal, qui était un directeur, le film que celui-ci lui désignait pour sa première semaine, et le louait semaine par semaine aux exploitants de catégorie moins élevée. Petit à petit, ce fut ce commerçant qui prit la responsabilité du choix des films et qui les loua indifféremment aux directeurs à qui ses acquisitions plurent. Cela amena automatiquement le marché par exclusivité, chaque loueur s'efforçant d'acquérir une marchandise que ses concurrents n'étaient pas susceptibles d'avoir. C'est ainsi qu'on en vint à l'organisation actuelle.

Un film est acheté par le loueur à l'éditeur, parfois à des revendeurs, ou encore aux agents des éditeurs étrangers ; la négociation se traite pour un certain nombre de copies et le paiement d'une somme fixée forfaitairement, ou d'un prix au mètre de film. La plupart des transactions cinématographiques, en effet, prennent comme base de calcul le métrage du film, ce qui est, en effet, une façon commode de procéder. Le loueur achète son film à un prix variable et sans cesse augmentant.

Le film est présenté aux directeurs en une représentation privée, cinq semaines avant la date de sortie. C'est le lundi, le mardi et mercredi qu'ont généralement lieu les présentations de films, qui sont des espèces de répétitions générales, où assistent les directeurs parisiens et les représentants de la presse corporative. La moyenne actuelle du métrage présenté est de quinze à vingt-cinq mille mètres par semaine ; un programme complet représentant de trois mille à trois mille cinq cents mètres, on voit qu'il y a le choix. Certaines maisons présentent chaque semaine à elles seules un programme complet.

A sa date de sortie qui est toujours en France un vendredi, le film passe dans les établissements qui l'ont retenu en première semaine ; le vendredi suivant, il commence dans d'autres établissements, généralement moins importants, sa seconde semaine, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait parcouru un grand nombre de salles. N'offrant plus alors d'intérêt nouveau, s'il n'en est pas fait de reprises, il fait partie du stock où se fournissent les tout petits cinémas. Puis, quand il est rayé, taché, cassé, il se loue ou se vend aux forains, aux cafés-cinémas, avant d'aller finir dans le bain d'acétone du récupérateur. Pour les très beaux films, on procède souvent à des retirages et à des rééditions.

La crise de la fabrication a amené une crise de la location, qui traverse une période d'où elle sortira probablement complètement transformée.

Nous arriverons insensiblement à l'établissement du pourcentage qui est évidemment la solution logique : le loueur touchera une partie de la recette de l'exploitant, ce qui est juste puisque le succès d'une salle dépend de la qualité des films qu'elle présente ; l'éditeur, de son côté, touchera une partie de la recette du loueur ; il pourra à son tour rémunérer proportionnellement l'auteur qui le réclame ; un peu plus de justice s'établira dans les transactions cinématographiques. Il faut des périodes peu prospères comme celle que nous avons traversée pendant la guerre pour faire pressentir les changements que l'avenir attend. C'est des mauvaises minutes que naissent les décisions salutaires.

La recette que font les films en France est grande par rapport au petit nombre de salles que contient notre pays. L'Amérique possède 20.000 salles de cinéma ; la France en a environ 2.000 dont 1.000 ont été envahies, fermées ou démolies par suite de la guerre. Comme il ne faut jamais perdre de vue les relations étroites qui sont fatalement créées dans un même pays entre l'édition d'un film et la prospérité de son exploitation, on trouve là la véritable explication des difficultés qu'a traversées l'édition française.

(A suivre) HENRI DIAMANT-BERGER

CONCOURS DES "AMIES DU CINÉMA"

Quelle est la plus photogénique ?

PREMIÈRE SÉRIE

RENÉE LAMBERT. — *Denain.*
Age : 18 ans. — Taille : 1m65
Cheveux blonds. — Yeux bleus

FERNANDE RAYNAL — *Paris.*
Age : 17 ans. — Taille : 1m70
Cheveux châtain clair. — Yeux gris vert

FÉLY GREY. — *Paris.*
Age : 22 ans. Taille : 1m65
Cheveux blonds dorés — Yeux verts.

SUZIE REY. — *Meudon*
Age : 22 ans. — Taille : 1m60
Cheveux châtain clair. — Yeux brun foncé.

JEANNE LAINS. — *Nancy*
Age : 21 ans. — Taille : 1m68
Cheveux noirs. — Yeux bruns.

HENRIETTE VICTOIRE. — *Mulhouse*
Age : 16 ans. — Taille : 1m70
Cheveux noirs. — Yeux noirs.

Règlement du Concours. — Jusqu'au 26 Août, *CINÉMAGAZINE* publiera chaque semaine une série de photographies. Nos lecteurs sont priés de les conserver soigneusement pour pouvoir les classer et nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt après la publication de la dernière série.

De nombreuses concurrentes nous ayant prié d'allonger le délai de réception des photographies, nous avons décidé de leur accorder jusqu'au 1er Juillet.

Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies

Une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin.

Les dix premières de cette liste seront filmées dans une séance de prise de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et l'une d'elles sera choisie pour tourner dans un film pour lequel *CINÉMAGAZINE* organisera prochainement un concours de scénarios.

Les **50** *électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront des prix dont le détail sera donné dans un prochain numéro.*

Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

REQUÊTE

à Monsieur le Préfet de Police

NOTRE nouveau Préfet de Police qui s'intéresse, tout le monde le sait, aux idées neuves pouvant apporter une aide quelconque à son administration, fera peut-être bon accueil à celle-ci que vient de nous soumettre un de nos abonnés.

Il s'agit de l'utilisation du cinéma dans la recherche des criminels.

Un individu arrêté est immédiatement mensuré et photographié.

Or, des exemplaires de ces photos ne sont remis aux inspecteurs de police chargés des recherches, que si cet individu commet par la suite un nouveau méfait.

Je sais bien que, de temps en temps, un bulletin de police publie ces images, mais personne n'ignore que la reproduction d'un cliché sur du mauvais papier est presque toujours défectueuse, au moins insuffisante.

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas adjoindre au système Bertillon la prise de vues cinématographique ?

Cinq mètres de film en tout premier plan et les moindres détails du visage, démesurément grossis, constitueraient une physionomie que l'on n'oublierait jamais !

Et pourquoi ne pas répandre ensuite à profusion, dans les établissements d'exploitation — en supplément des actualités, sous le titre, par exemple, de : Bulletin Criminel — ces photos filmées ?

Entrevoyez-vous d'ici le résultat ? Et ne pensez-vous pas que les policiers seraient grandement aidés dans leur tâche par la multitude des spectateurs ?

La foule aiderait d'instinct la police, mieux, ferait sa police elle-même et le criminel aurait beau se cacher dans le plus retiré des quartiers, il serait vite dénoncé et pincé.

Monsieur le Préfet, cette idée, ne croyez-vous pas qu'elle pourrait être étudié et mise au point. Il me semble qu'elle est susceptible de rendre de réels services.

L. D.

Ce que disent nos Lecteurs.

DU TACT ET DU BON GOUT

Comme je le faisais remarquer l'autre jour à un cinégraphiste notoire, M. Pouctal est vraiment le plus fort des metteurs en scène français: son dernier film va faire le tour du demi-monde.

Nul n'ignore en effet qu'il a mis en scène *Gigolette* d'après un scénario de M. Pierre Decourcelle.

D'abord il y a viol. Passons... (je ne suis pas M. de Lamarzelle). On voit ensuite le fiancé demander la permission à ses parents d'épouser sa fiancée malgré cela ; c'est un peu plus dur à avaler, mais nous sommes habitués à en voir de si niaises qu'il faut admettre celle-là. C'est bien français n'est-ce pas ? Enfin je suis tranquille : on ne le jouera pas à l'étranger...

Mais ce qui dépasse les bornes, c'est le quatrième épisode, lorsque le coupable sortant du bagne, vient tranquillement chez sa victime pour voir son enfant. Ça c'est énorme. Non, voyez-vous un boche débarquer chez de braves gens du Nord et dire : « Madame, je suis un bon socialiste repentant et je viens reconnaître l'enfant que vous avez eu en 1916. J'ai été très coupable, mais le tribunal de Leipzig m'a condamné à un mois de prison et j'ai payé ma dette envers l'humanité ? » Soyez tranquilles, toutes ces choses-là n'arrivent que dans l'imagination de M. Pierre Decourcelle.

Et puis, je veux bien admettre celle-là : et je suis bon. Je me disais : « il va se faire mettre à la porte ». Mais non, par peur de je ne sais quel scandale imaginaire, le mari le reçoit.

A-t-il peur que l'autre n'entre de force chez lui ?

Ou bien craint-il que l'autre n'amasse la foule et lui crie : « J'ai violé la patronne et on ne veut pas me laisser voir mon gosse ». Lequel des deux ? Aucun. Voyons, Monsieur Decourcelle, vous y allez un peu fort.

La censure ne vous a même pas fait l'honneur de vous censurer. Sans ça, quelle réclame, hein ? C'est si beau d'être un martyr, n'est-ce pas ?

Monsieur, ne vous fâchez pas de ma méchanceté, mais nous autres Français, nous avons hâte de reconquérir la place à laquelle nous avons droit, et cela écœure de voir gâcher de l'argent pour *Gigolette* quand tant de scénarios de valeur restent dans l'ombre.

CHARLES DENNERY,
102, *boulevard des Batignolles, Paris.*

"cinémia"
5, Place Pigalle Tél. : Trud. 60-74
filme tout
mondanités, mariages, fêtes, etc...

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes **(Clichés Harry)**

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX

— Arrière ! Misérable ! Ne me touchez pas !

DEUXIEME ÉPISODE

LE SUPPLICE DU SCORPION

I. — L'audace de Ralph Baumann.

Suzy Sanderson impuissante et ne disposant d'aucune arme pour venir au secours de William Perkins vit avec effroi le fils du joaillier abandonner le collier de perles. Ralph Baumann qui se tenait derrière la portière de velours et qui sans se découvrir, venait d'appuyer son browning sur la nuque du jeune homme, bouscula ce dernier à travers l'étoffe, lui fit perdre l'équilibre et s'emparant des perles, disparut dans sa chambre.

Tom Ridge l'y rejoignit aussitôt.

Ralph lui remit le joyau en disant :

— Pars vite ! D'ici demain je combinerai un plan pour nous débarrasser de tous ces gens-là. Je te le ferai connaître par l'intermédiaire de notre ami Wong-Lée. Tom Ridge ne s'attarda pas et par la croisée gagna le parc de la villa.

Une sonnerie d'alarme retentissait dans toute la maison. Elle était actionnée par Suzy Sanderson. James Perkins et les domestiques accouraient affolés, ne comprenant rien à ce qui se passait. Tous brandissaient des revolvers. Quant au gardien de nuit, on le remit sur pied. Ce gros homme, ne put que balbutier d'un air stupide :

— Si j'avais su qu'il y avait tant de danger, je ne serais pas venu.

James Perkins l'apostropha rudement :

— Espèce d'imbécile ! C'est votre faute si tout ceci est arrivé. Sortez et vite !

COPYRIGHT BY PIERRE DESCLAUX, 1921.

Le joaillier se tournant ensuite vers Suzy, lui demanda d'un accent navré :

— D'après ce que j'ai cru comprendre, Mademoiselle, le collier a été emporté par Tom Ridge ? Cela me paraît de la plus folle invraisemblance.

— Hélas, Monsieur, répondit la jeune fille encore haletante, il faut connaître le personnage pour savoir qu'il est prêt à tout entreprendre. Aucun obstacle ne l'effraye. Estimons-nous heureux que tout ce drame se soit passé, sans entraîner la mort de l'un d'entre nous. Tom Ridge ne recule pas devant l'accomplissement d'un crime, s'il doit servir ses intérêts. C'est un bandit sanguinaire, tout comme son complice Dick Rankin, le Tyran des Mers du Sud.

Suzy ferma les yeux un instant. Elle était en proie à une crise d'accablement et se désolait à la pensée qu'un misérable venait de lui dérober les perles, que jusqu'à présent elle avait réussi à garder jalousement.

Elle expliqua à James Perkins dans quelles conditions le collier avait été volé. William navré d'avoir eu le dessous, regardait Suzy Sanderson, avec consternation.

Elle s'approcha et très cordiale :

— L'essentiel, c'est que vous n'ayez pas été blessé.

— Merci, dit-il, en lui serrant la main.

Miriko revenu de son étourdissement, se lamenta, affirmant qu'il serait impossible de retrouver les traces du fuyard.

— Ne vous désolez pas, reprit William Perkins dont les yeux flamboyaient. Tom Ridge a volé les perles, c'est vrai, mais je saurai bien les lui arracher, je vous en donne ma parole.

Ralph Baumann qui n'avait attendu que cet instant pour pénétrer dans le salon, s'avança et se composant une physionomie apitoyée, d'une voix vibrante s'exclama:

— Je vous aiderai de tout mon pouvoir, Monsieur William. Je viens d'apprendre les événements qui se sont produits. Je suis outré de l'audace des malfaiteurs modernes et de l'impuissance de la police.

Il parlait avec tant de chaleur, que William, d'instinct, lui donna un vigoureux shake-hand, pendant que Suzy Sanderson lui souriait avec sympathie.

II. — Au Far-West.

Ralph Baumann avait su inspirer aux Perkins, ainsi qu'à Suzy Sanderson et à Miriko, une confiance aveugle.

Ce grand garçon, aux allures réservées, leur paraissait un véritable ami. Aussi s'étaient-ils empressés de suivre les conseils qu'il donnait. Selon lui, Tom Ridge s'était réfugié au Far-West avec le produit de son vol. Le prétendu propriétaire de pêcheries de perles affirmait connaître la région reculée où le misérable avait cherché à se cacher.

Suzy Sanderson, intrépide comme toujours, ayant proposé de courir à la poursuite du complice de Rankin, William s'était hâté de l'approuver Quant à Miriko, il ne demandait qu'à rentrer le plus vite possible dans son bien.

Seul, Ralph Baumann avait eu l'habileté hypocrite de faire quelques réserves. L'aventure selon lui présentait de sérieux dangers. Toutefois, il se déclara prêt à suivre ceux qu'il n'hésitait pas à appeler ses amis.

Voilà pourquoi ce jour-là, Suzy, William, Miriko et lui se trouvaient en plein Far-West dans une diligence, qui, traînée par plusieurs chevaux, traversait une gorge sauvage. Suzy et William devisaient gaiement.

Les jeunes gens éprouvaient l'un pour l'autre une affection qui était certes plus que de l'amitié. Pourtant, aucun mot d'amour n'avait encore effleuré leurs lèvres.

Ils se contentaient d'échanger des regards fort tendres, qui surexcitaient la jalousie de Ralph Baumann, dont l'impassibilité cachait un ardent amour pour Suzy Sanderson.

Soudain, des hommes, le visage à demi-masqué par des foulards, surgirent. Armés de revolvers, ils sautèrent à la tête des chevaux et crièrent : « Haut les mains ! » Les voyageurs, désagréablement surpris, durent descendre et se laisser fouiller.

Seul, Miriko ayant le pressentiment de ce qui allait se passer, se jeta sous une banquette, échappant ainsi à la vue des scélérats qui venaient d'arrêter la diligence.

Pendant que ses compagnons de route se prêtaient par force aux ordres donnés par les bandits masqués, il descendit et après avoir fait une dizaine de mètres, en rampant, parvint jusqu'à une anfractuosité de rocher où il sut trouver un abri.

Ralph Baumann, désireux de paraître très courageux et de produire une excellente impression sur Suzy Sanderson, s'écria d'une voix méprisante, tout en levant les bras, comme les autres voyageurs:

— Vous faites un bien vil métier, canailles !

Il pouvait se permettre cette audace vis-à-vis des bandits, car l'un d'eux avait vivement abaissé quelques secondes son foulard : c'était Tom Ridge.

Le guet-apens combiné entre les deux hommes réussissait au-delà de toute attente.

Le complice de Rankin commença par s'emparer des papiers de William Perkins, puis il ne négligea pas de dépouiller les autres voyageurs, y compris une vieille fille, qui malgré ses supplications, se vit enlever un collier très ordinaire, un joyau de pacotille auquel pourtant elle tenait beaucoup.

— Je vous en supplie Messieurs, dit-elle, laissez-moi ce modeste bijou. Il est sans valeur, mais constitue un précieux souvenir de famille.

Pour toute réponse, elle fut rudoyée et dut remonter dans la diligence, ainsi que les voyageurs.

Le lourd véhicule put repartir. William, Suzy et Baumann restaient aux mains des bandits. Ils furent ligotés, placés sur des chevaux et transportés à un kilomètre de là, en une misérable habitation de cow-boy.

— Haut les mains !

Ralph Baumann, traité avec des égards particuliers, se trouva tout de suite séparé de ses compagnons et débarrassé immédiatement de ses liens.

Tom Ridge vint s'entretenir quelques instants avec lui et murmura:

— Laisse-moi faire, je me charge de liquider la situation, avant une demi-heure tout sera réglé et nous pourrons reprendre le chemin de New-York.

— Ne tue pas Suzy ! dit Ralph Baumann, en s'efforçant de conserver un air dégagé.

— Tiens ! Tiens ! plaisanta Tom Ridge. Serais-tu amoureux de la donzelle, par hasard. Je n'ai pas l'habitude de faire du sentiment, mais pour t'être agréable, je consens à ne pas expédier Suzy dans l'autre monde. Il me serait bien doux cependant, de me venger. Enfin, n'en parlons plus. Elle aura la vie sauve. Une seule chose m'inquiète, c'est la disparition de Miriko.

— Ce nègre est incapable de nous nuire ! répliqua Baumann. Il sera resté dans la diligence. Les gens de couleur sont lâches, tu le sais bien.

Tom Ridge haussa les épaules. Il avait tout comme son complice, le plus profond mépris pour les nègres, aussi se rangea-t-il à l'avis de Baumann.

— Je vais retrouver nos gaillards, dit-il, et donner une leçon à ce William. Il ne pèsera pas lourd entre mes mains, s'il refuse d'obéir à mes injonctions.

Il partit en sifflotant et rejoignit sans tarder ses prisonniers.

William et Suzy attachés aux deux extrémités d'une grande pièce, sur des bancs, se lançaient sans mot dire des regards éperdus.

Comme plusieurs des bandits cherchaient à embrasser la jeune fille, Tom Ridge hurla, parlant en maître :

— Laissez-nous, vous autres !

On lui obéit, car avant de vivre à Manoa avec Dick Rankin, Ridge avait été chef d'une association de scélérats, qui assaillaient les diligences. Il jouissait au Far-West, d'une autorité redoutable.

— Ah les tourtereaux, ricana le coquin, dès qu'ils furent seuls. Je vous tiens à ma merci

Il vint près de William qui les bras en croix, les mains fixées par les poignets à la cloison, tentait de vains efforts pour se dégager.

Tom tira son revolver et l'appuya sur la poitrine du jeune homme, en ajoutant :

— En voilà assez ! Je vous donne à choisir, Perkins. Ou vous retournerez à New-York et vous ne vous occuperez plus de mes affaires, ou vous mourrez maintenant.

William ne répondit pas, car Suzy Sanderson ayant brisé les cordes qui la retenaient s'était élancée sur Tom et essayait de lui dérober son revolver. Ridge doué d'une force herculéenne, eut vite fait de maîtriser Suzy et, non sans la brutaliser, l'attacha de nouveau sur le banc, qu'elle avait réussi à quitter. Il retourna alors

près de William, qui contractait ses muscles pour tenter de se libérer.

Il s'apprêtait à le menacer de nouveau, lorsque Suzy poussa un cri terrible. Tom Ridge surpris, vint voir ce qui motivait cette émotion et aperçut un énorme scorpion qui avançait sur le plancher, dans la direction de la jeune fille et qui était parvenu à peu de distance des pieds de Suzy.

— Ah petite colombe ! s'esclaffa Tom. Tu es moins courageuse en ce moment, que lorsqu'à New-York, tu faisais de la voltige en sautant d'un sixième étage. Voilà un animal intelligent et qui peut se vanter d'arriver à pic. Vous n'êtes pas sans savoir tous les deux, que la piqûre d'un scorpion est toujours mortelle. Je vais pouvoir économiser une balle. Au prix où sont les cartouches, c'est appréciable

Tout en parlant, il avait pris une longue ficelle et la disposant habilement, la noua autour du corselet de l'animal. Puis le visage animé d'un rictus sinistre, il planta un énorme couteau dans la cloison au-dessus de la tête de William. Plaçant la ficelle sur le dos du couteau, il se complut à monter et à descendre le scorpion qui se balançait à quelques centimètres du front du jeune homme.

— Ce supplice me ravit, ricanait-il, c'est la première fois que j'ai l'occasion de l'appliquer. Allons William Perkins, l'instant est venu de te décider. Tu vas retourner à New-York, n'est-ce pas ?

— Non ! dit courageusement le fils du joaillier, bien que le scorpion ne fut plus qu'à une faible distance de ses cheveux.

— La partie cependant est perdue pour toi.

— Je reste ! fit William admirable d'héroïsme.

Tom Ridge éclata de rire et s'apprêtait à lâcher la ficelle, lorsque cette dernière lui fut arrachée des doigts. Le scorpion projeté sur un mur avec violence s'y écrasa.

Suzy Sanderson qui avait sauté à la gorge du misérable, venait de sauver William d'une mort atroce. Tom Ridge lui faisant face, voulut la maîtriser. A ce moment il vit Miriko qui escaladait la croisée ouverte. C'était l'ancien roi de Manoa qui du dehors avait en se penchant tranché les liens de la jeune fille, pour lui permettre d'intervenir d'une façon si miraculeuse.

Le bandit fut promptement réduit à l'impuissance par le vieillard et Suzy. Il prit la place de William sur le banc.

— Vous pouvez me tuer, persifla Tom Ridge qui n'avait rien perdu de sa cynique assurance j'ai mis les perles en sûreté.

— Attention ! s'écria Suzy en prêtant l'oreille. Voilà les complices de cette canaille qui reviennent !

Ils bondirent tous trois face jusqu'à la fenêtre, par où un bandit entrait dans la pièce, la porte ayant été fermée à clef par Miriko. L'homme saisi par les pieds s'abattit avant d'avoir pu faire usage de l'arme qu'il brandissait.

Ceux qui le suivaient subirent le même sort, si bien qu'en moins de cinq minutes, Suzy et ses amis se trouvèrent maîtres de la situation.

Ils résolurent alors de fouiller l'habitation et sortirent. A leur profonde stupeur, une fois dehors, ils virent Ralph Baumann qui, un browning à la main se dirigeait vers eux. Le misérable accourait justement pour prêter assistance à Ridge. Lorsqu'il comprit que ce dernier avait été vaincu, il mentit avec effronterie.

— J'ai réussi à m'évader dit-il et je volais à votre secours. Si vous voulez m'en croire, nous partirons sans tarder. J'ai entendu parler les complices de Tom. Ils attendent l'arrivée imminente d'une bande de coquins qui font des affaires avec eux. Nous serions écrasés sous le nombre. D'ailleurs, contrairement à ce que nous avions pensé, Tom n'a pas emporté les perles, elles sont — du moins les scélérats l'affirmaient-ils — entre les mains d'un recéleur de New-York.

— Vous avez raison, déclara William.

Les chevaux des cow-boys étaient encore sellés. Nos héros s'en emparèrent et gagnèrent au grand galop l'agglomération de maisons la plus voisine.

Tom Ridge cinq minutes plus tard fut délivré par un de ses amis, qui n'avait pas participé à l'attaque de la diligence. Il s'écria, fou de colère :

— Ce Perkins va certainement porter plainte contre moi, auprès du shérif qui habite non loin d'ici et le magistrat ne va pas tarder à arriver avec ses hommes. Sauve qui peut !

Les scélérats, furieux d'avoir manqué leur coup, disparurent précipitamment dans toutes les directions.

III. — Sur la trace de Tom Ridge.

Comme l'avait si bien prévu Tom Ridge, William Perkins et ses compagnons s'étaient efforcés de faire arrêter le bandit par le shérif de la région. Mais ce magistrat ne trouva plus personne dans l'habitation des cow-boys, des battues entreprises aussitôt ne donnèrent aucun résultat, si bien que de guerre lasse, nos héros décidèrent de retourner à New-York.

Le voyage s'effectua sans incidents. James Perkins étant en voyage, William se trouva livré à lui-même et ne voulut même pas prendre conseil auprès de ses oncles. Bien qu'ayant toujours la même confiance en Ralph Baumann, il ne demandait plus l'avis du pseudo propriétaire de pêcheries de perles. Il préférait agir de sa propre autorité, en mettant toutefois Suzy et Miriko au courant de ses démarches.

Ce fut ainsi que sans en parler à Ralph, il obtint de la justice un mandat d'amener contre Tom Ridge.

Ce dernier, d'ailleurs, ne demeurait pas inactif. Il avait eu plusieurs entrevues avec Ralph Baumann et était parvenu à lui imposer ses vues. Il voulait attirer Miriko et ses protecteurs dans un piège, se débarrasser définitivement de ces gens qui le gênaient et enlever Suzy Sanderson, pour la reconduire à Manoa.

Il disposait du yacht le *Dolphin*, qui était la propriété du négrier Rankin et qui servait à accomplir toutes sortes d'actes de piraterie. Ce

Une main passa par l'ouverture...

petit bâtiment qui tenait merveilleusement la mer, avait un équipage de bandits. Il était amarré à l'un des quais de New-York.

Le plan conçu par Tom Ridge ne manquait pas de hardiesse. Le complice de Rankin n'hésita pas en effet, après avoir attiré Miriko, Suzy et William sur le quai devant le *Dolphin* à se montrer de loin camouflé en marin. Il adressait la parole à une petite Chinoise Li-Ho qui lui servait d'espionne et qui était fille de son ami Wong-Lée.

— C'est Tom qui se trouve là-bas ! s'écria William en saisissant le bras de Miriko.

Ralph Baumann ne put s'empêcher de frémir. Il croyait à une imprudence de Tom. Précisément, il avait songé à lui faire parvenir par l'intermédiaire de leur complice Wong-Lée, quelques lignes l'avertissant que William Perkins était sur ses traces. Il déclara qu'il valait mieux n'agir qu'en compagnie du shérif, qui les attendait à cent mètres de là. Son avis prévalut. William courut retrouver le magistrat.

Pendant ce temps, la petite espionne, Li-Ho remettait justement à Tom le billet que lui adressait Baumann. Ridge eut un sourire narquois et tirant de sa poche le collier de pacotille dérobé à la vieille fille, dans l'attaque de la diligence, le passa autour du cou de la jeune Chinoise, en lui disant :

— Tiens, voici pour ta peine. Tu n'as qu'à rester là jusqu'à nouvel ordre. Ne réponds à aucune question. Fais comme si tu ne connaissais pas l'anglais.

Il disparut promptement et se cacha au milieu d'un amoncellement de barriques vides. Li-Ho, qui était d'une remarquable intelligence, comprit très bien le rôle qu'elle devait jouer et se promena de long en large, proposant aux passants en souriant, les menus objets qu'elle portait sur un éventaire, William et ses amis ne tardèrent pas à faire leur apparition. La première idée qui leur vint à l'esprit, fut que Tom s'était réfugié dans le *Dolphin* amarré à quai. Le shérif qui cette fois les accompagnait, montra son mandat d'amener au capitaine du navire, qui avec un geste sceptique, dit :

— Je n'ai pas bougé d'ici. Cet homme n'est pas à bord. Fouillez le bateau si vous voulez.

Le shérif ne se fit pas prier pour accepter. Il escalada le bastingage, suivi de William et de Ralph. Miriko demeura sur le quai avec Suzy, pour interroger la petite Chinoise. La jeune fille montrant le bijou que Tom avait mis au cou de Li-Ho, s'écria :

— Regardez-donc ce collier, Miriko. On dirait que c'est celui qui fut volé dans la diligence au Far-West.

— Certainement, déclara l'ancien monarque, aucun doute à avoir maintenant, c'était bien Tom qui causait avec cette enfant.

Mais Li-Ho était de première force. A toutes les questions qu'on lui posait, elle souriait et faisait entendre par des signes de tête, qu'elle ne comprenait pas un traître mot d'anglais. En vain Suzy essaya-t-elle de s'exprimer par

gestes. Elle n'eut pas plus de succès. De sa cachette Tom Ridge assistait à cette scène, il griffonna quelques mots sur une feuille de calepin et se faufilant entre les barriques, appela un de ses complices chinois qui guettait un peu plus loin.

— Tu remettras ce billet à Ralph, le plus tôt possible, lui dit-il à voix basse.

William, Baumann et le shérif avaient fouillé le yacht, sans découvrir le bandit qu'ils cherchaient. Le fils du joaillier, après avoir conversé avec Suzy, déclara:

— Tom rôde cependant par ici, nous le retrouverons, en ne perdant pas de vue cette petite. Eloignons-nous un peu, pour qu'elle ne se méfie pas.

A peine avaient-ils le dos tourné que Ridge appela Li-Ho et lui ordonna :

— A présent, rentre chez ton père sans t'inquiéter de rien. Ils vont certainement te filer.

La Chinoise savait qu'il fallait obéir à Tom, aussi s'éloigna-t-elle d'un pas léger. William sans méfiance s'exclama en la voyant partir, :

— Cette fois, il s'agit d'ouvrir l'œil. Miriko et moi allons suivre l'enfant. Nous serions trop nombreux tous les quatre. Quant à cet imbécile de shérif, il n'est bon à rien. Laissons-le contempler le port.Vous, Mademoiselle, Ralph va vous reconduire jusqu'à l'hôtel, je vous ferai, s'il y a lieu, tenir des nouvelles.

Baumann accepta. Il se demandait non sans angoisse, si Tom n'avait pas commis une maladresse insigne. Suzy Sanderson manifestait une certaine nervosité et parlait avec volubilité.

Ralph ne répondait à la jeune fille que par monosyllabes. Ils flânèrent un peu et regardèrent les étalages avant de rentrer.

Comme ils arrivaient enfin devant l'hôtel, un Chinois apparut, cligna de l'œil à Baumann et lui tendit un billet. La jeune fille avait déjà gravi les marches du perron, ce qui permit au bandit de lire les lignes suivantes :

Amenez la jeune fille chez Wong-Lée ; là nous ferons le nécessaire pour la conduire à bord. Ai combiné un autre piège pour nous débarrasser de William et de son ami.

TOM.

— D'excellentes nouvelles, dit avec aplomb Ralph en froissant le billet et en le jetant négligemment dans le ruisseau, William nous prie de venir au *New China*, dans le quartier chinois. Cela me permettra de vous faire connaître cette curieuse maison de thé, où dit-on se trouve aussi une fumerie d'opium clandestine.

Suzy Sanderson manifesta la plus vive joie à l'idée qu'elle allait retrouver William, aussi proposa-t-elle à Ralph de prendre un taxi pour aller plus vite.

IV. — Dans la fumerie d'opium.

Dès que Tom Ridge l'avait pu, il était sorti de sa cachette entre les barriques. Le coquin après avoir lancé un coup d'œil narquois à son complice, le capitaine du *Dolphin*, s'élança en courant, dans la direction du quartier chinois. Il prit le plus court chemin et craignant d'arriver trop tard, sauta dans une automobile, qu'il quitta quelques mètres avant la maison où il se rendait, chez Wong-Lée, le propriétaire de *New-China*, un établissement de thé à la mode. Il passa sans s'arrêter devant l'entrée luxueuse de *New-China* et pénétra dans une petite rue adjacente, où se trouvait l'entrée de service de l'établissement et aussi celle de la fumerie d'opium clandestine, que le Chinois dirigeait. Il frappa cinq coups à la porte, selon un rythme convenu. On lui ouvrit aussitôt. Tom Ridge se fit introduire sans plus tarder auprès de Wong-Lée, qui étendu sur un luxueux divan, fumait béatement une pipe d'opium.

— Quel bon vent vous amène, ami ? s'enquit le Chinois. Et ces affaires, ça marche ? Un cigare ?

— Volontiers, dit Ridge en acceptant de la main de Wong-Lée un énorme havane bagué. Les affaires iront aussi bien que possible, si vous voulez vous y prêter. Vous savez que je vous ai parlé d'un jeune homme des plus gênants, que je veux faire disparaître...

— Il faudrait que je sois fou pour avoir déjà oublié ! Vous m'en avez entretenu ce matin, persifla d'un accent nonchalant, le propriétaire de *New-China*.

— Eh bien, reprit Tom en tirant une bouffée de son cigare, la combinaison est sur le point d'aboutir. Vous allez pouvoir gagner la somme que je vous ai promise, en cas de réussite, mon vieux Wong-Lée. Ecoutez-moi. Votre fille Li-Ho va arriver d'ici quelques instants suivie par le personnage en question. Une fois dans la maison, il ne faut plus qu'il en sorte.

— Non, Ridge, je refuse. C'est trop dangereux. S'il s'agissait de recéler un objet volé, à la rigueur...

— Allons ! Allons ! s'emporta le bandit. Vous n'en êtes pas à un crime près, mon cher camarade ! Qu'est-ce que c'est qu'une vie humaine ? Il le faut, Wong-Lée. Je sais ce que signifient vos réticences, je double la somme promise.

— Comme ça, je suis votre homme ! Ça va ! fit l'affreux bonhomme en grimaçant. Comptez-sur moi. Nous n'en sommes pas à notre coup d'essai, hein !

Les deux scélérats riaient aux éclats, lorsqu'un tintement de gong résonna.

— C'est Li-Ho qui rentre ! fit Wong-Lée.

La fillette presque immédiatement poussa la porte, posa son éventaire sur un meuble et se hâta de conter à Ridge que la ruse avait parfaitement réussi et que William accompagné de Miriko, se trouvait dans la rue.

Wong-Lée se hâta de donner des ordres. Il chuchota quelques mots à l'oreille de sa fille qui disparut, pénétra dans la salle voisine où était installée la fumerie d'opium et s'allongea sur une des couchettes pratiquées le long du mur. Ces couchettes constituaient des sortes d'étroites alcôves où l'on isolait les fumeurs au moyen d'un épais rideau. Une fois installée là, Li-Ho attendit.

William et Miriko en suivant la petite fille

Suzy avait déjà abattu plusieurs adversaires

étaient en effet parvenus jusqu'à l'entrée de la fumerie. Le jeune homme annonça à l'ancien roi son intention de pénétrer dans le bouge. Miriko qui craignait pour les jours de son ami, essaya de l'en dissuader. Mais le fils du joaillier demeura inflexible.

— Il est de mon devoir d'y aller, dit-il, si dans vingt minutes je ne suis pas de retour, venez me chercher. Tenez, prenez ma montre. Pour plus de certitude, je vais laisser sur le parquet des traces de mon passage, afin que vous puissiez me retrouver.

Il avisa une cuvette remplie de plâtre séché qui traînait par terre et blanchit promptement ses semelles, après quoi, il frappa à la porte mystérieuse, comme il l'avait vu faire quelques instants auparavant à la petite Chinoise.

Un asiatique vint lui ouvrir. William manifesta le désir d'être introduit dans la fumerie d'opium. L'homme sans un mot le guida. William Perkins fut saisi à la gorge par l'odeur âcre de l'opium. Il jeta un long regard sur les personnages suspects qui remplissaient la salle enfumée où il venait de pénétrer. Tom Ridge n'était pas là ! Néanmoins, il jugea indispensable de se renseigner et accepta de s'allonger sur une couchette. Un Chinois lui apporta un nécessaire de fumeur et ferma les rideaux.

William lui en sut gré, il était plus à son aise pour surveiller la salle, en entrebâillant l'étoffe. Il ne se doutait guère que ses moindres mouvements étaient épiés par Tom et Wong-Lée qui de la pièce à côté, le regardaient au moyen d'un judas.

La petite Li-Ho était couchée dans l'alcôve voisine. Elle avait les yeux fixés sur un Boudha de bronze, qui ornait l'un des angles de la fumerie. Elle se souvenait de ce que lui avait murmuré son père : « A mon signal, tu agiras ! » Les prunelles noires du dieu devinrent écarlates. Une lampe électrique actionnée par Wong-Lée, s'alluma deux fois à l'intérieur du bronze. La Chinoise démasqua une large glissière qui s'ouvrit sans bruit. Elle passa ses mains par l'ouverture. L'une d'elles armée d'un poignard était prête à s'abattre sur William, pendant que l'autre appuyait sur un bouton.

La couchette où reposait William bascula et le jeune homme fut précipité dans une fosse profonde hermétiquement fermée. Il appela au secours, mais la couchette venait de reprendre sa place et ses cris s'étouffèrent. D'ailleurs, une avalanche d'eau envahit la fosse et le malheureux comprit qu'il allait périr noyé.

Dans le salon où ils se trouvaient, Wong-Lée et Tom Ridge ricanaient. Ce dernier demanda:

— Il n'y a pas moyen qu'il en réchappe au moins ?

— Tous ceux qui sont tombés dans ce puits, répondit Wong-Lée, n'en sont jamais sortis que morts. Avant dix minutes, il sera plein d'eau jusqu'au bord.

— Je suis très content. Je n'ai pas sur moi la somme que je vous ai promise. Venez avec moi jusqu'au *Dolphin*, je vous la compterai. Nous règlerons ensuite l'affaire de Miriko. Ralph s'est chargé de Suzy.

Tom Ridge entraîna le Chinois au dehors. Li-Ho suivit, car elle pouvait être d'un grand secours aux misérables, en servant de guetteuse.

Lorsqu'ils passèrent la porte, Miriko qui commençait à éprouver de sérieuses inquiétudes, eut la présence d'esprit de se cacher. Le départ de Tom, qu'il reconnut, le troubla profondément. Il estima que William devait être en danger. Au surplus, les vingt minutes étaient écoulées. Il attendit que Ridge et ses complices se fussent éloignés, puis il frappa sur le battant de la porte les cinq coups qui avaient procuré l'accès de la fumerie à William Perkins.

Miriko assaillit sans perdre de temps le chinois qui apparut et l'asiatique ayant essayé de le poignarder, il l'étrangla avec férocité. Il eut vite fait de trouver les traces du jeune homme, grâce aux marques blanches laissées par ce dernier sur le parquet.

Toutefois, il parut déconcerté quand ces marques l'eurent conduit à la couchette vide. Il aperçut alors une traînée sur la muraille qui avait été produite évidemment par un pied de William. Cette traînée semblait se poursuivre en dessous de la couchette.

Soudain Miriko prêta l'oreille. Il lui semblait entendre un gémissement. Il comprit et chercha à tâtons sur la muraille pensant qu'il devait y avoir un mécanisme secret. Ses doigts errèrent, rencontrèrent un bouton et tout à coup la couchette bascula. Mais l'ancien roi eut le temps de s'accrocher à la boiserie, ce qui l'empêcha de tomber dans la fosse.

D'une main, Miriko, arracha l'un des rideaux de la couchette et le lança à William qui ne se maintenait plus qu'avec peine à la surface de l'eau, car la fosse était maintenant aux trois-quarts pleine. Le courageux jeune homme se hissa jusque dans la fumerie.

Miriko et lui jugèrent prudents de fuir au plus vite. Ils sortirent sans encombre, mais comme ils traversaient la ruelle contiguë à la maison de thé, ils entendirent des cris perçants et une potiche de porcelaine lancée par une fenêtre vint tomber à leurs pieds.

V. — Ralph se démasque.

A peu près au même moment où Miriko inquiet sur le sort de William pénétrait dans la fumerie d'opium, Suzy Sanderson guidée par Ralph Baumann, s'asseyait à une table de laque, à l'étage supérieur de *New-China*. Baumann avait conduit la confiante jeune fille dans une pièce luxueusement meublée à la chinoise et où il s'était fait enfermer à clef avec elle.

— Il sera fort original, dit-il, de boire du champagne dans une maison de thé.

Aussi fit-il porter une bouteille à col doré. Il était décidé à brûler ses vaisseaux et à avouer à Suzy la passion qu'il ressentait pour elle. Loin de soupçonner la vérité, elle examinait avec curiosité l'ameublement de la pièce et notamment un petit aquarium empli de bizarres poissons chinois. Soudain Ralph posa une main sur l'un de ses bras. Ce seul geste suffit à dessiller les yeux de la jeune fille.

Presque aussitôt il s'écria d'une voix rauque :

— Je vous aime, Suzy, Je vous offre mon amour. Je suis plus puissant que bien des chefs d'Etat, je...

— Arrière, misérable, s'exclama-t-elle, ne me touchez pas !

Malgré la défense, il s'approchait les mains tendues. Il voulait lui dérober un baiser. Elle lui échappa, mais il réussit à l'étreindre. Il ne la tint pas longtemps dans ses bras. Elle s'enfuit à nouveau, appelant au secours. Ralph se moqua d'elle et but un verre de champagne en disant :

— A votre santé, ma belle Suzy !

Il baissa la tête précipitamment. Elle venait de lui lancer au visage une potiche en vieux Chine qui fracassa une vitre et tomba au dehors.

Il se rua vers elle et cette fois malgré les coups qu'elle lui donnait, la serra sur sa poitrine. Un Chinois accouru, voulut lui arracher la jeune fille, il réussit à l'écarter.

Mais un fracas épouvantable lui fit abandonner sa proie. William et Miriko qui avaient reconnu la voix de Suzy, avaient escaladé un tuyau de descente des eaux et forçaient la fenêtre de la pièce où se déroulait cette scène dramatique.

William sauta sur le misérable en hurlant :

— Tu nous as trahis, dupés, je vais t'ôter à jamais l'envie de recommencer.

Ralph était de première force à la boxe, mais William animé du désir de venger Suzy cognait ferme, si bien que le bandit roula bientôt *knock-out* sur le tapis. Le jeune homme se félicitait de sa victoire, lorsque la porte s'ouvrit. Tom Ridge suivi de plusieurs Chinois, arrivait à la rescousse. Une effroyable mêlée s'engagea. Miriko et Suzy avaient déjà abattu plusieurs adversaires, quant à William, il faisait des prodiges, mais ses forces faiblissaient et il sentait qu'il n'allait par tarder à succomber sous le nombre des farouches assaillants.

FIN DU DEUXIÈME ÉPISODE

La Danse au Cinéma

Le succès remporté par le concours de danse que vient d'organiser notre confrère *Comœdia*, suffirait, si un doute existait à ce sujet, à prouver que la danse est bien la Reine du jour. Et rares sont ceux qui se plaignent de cette royauté. La danse en effet ne compte guère que des amis, aussi bien en France qu'à l'étranger ; elle crée entre ceux qui se livrent à elle le meilleur des liens parce qu'elle est un mode d'expression qui ne connaît ni frontières, ni différence de langue. Ces caractéristiques, la danse n'est pas seule à les posséder, elle les partage avec le cinéma, qui seul, peut-être, est capable de rivaliser avec elle dans la faveur de la foule. Cette rivalité ne peut d'ailleurs donner lieu à aucun match, car nombreux sont les fidèles de la danse qui sont en même temps amis du cinéma et qui, tout en partageant leur vie entre leurs deux passions favorites, s'imaginent de très bonne foi se donner tout entiers à chacune d'elles. Cet amour de la foule pour la danse et pour le cinéma est si net que sans doute, pour les Goncourt de l'avenir, il sera la caractéristique de l'époque où nous vivons, comme le goût de l'opérette a été le signe distinctif de la vie parisienne à la fin du second empire.

Seuls pourtant, au milieu de cet engouement général, les metteurs en scène de cinéma semblent encore ignorer à peu près complètement la danse. Et cette ignorance paraît étrangement inexplicable. Comment se fait-il en effet que le cinéma, art neuf, qui cherche à exprimer les multiples aspects de la vie moderne, ne fasse pas à la danse une place correspondante à celle qu'elle occupe dans la vie réelle ?

Comment se fait-il que le cinéma, qui ne dédaigne pas de reconstituer les époques et les civilisations passées, se serve si peu de cette admirable synthèse de toute une époque, de toute une civilisation que constitue la danse ?

Comment se fait-il que le cinéma qui recherche avec acharnement tout ce qui peut lui apporter une note pittoresque, dédaigne si parfaitement la danse dont le pittoresque a toujours frappé le plus aveugle des observateurs ?

Comment se fait-il que le cinéma qui n'obéit qu'à un dieu et à une déesse : le mouvement et la lumière, n'utilise pas mieux cette collaboration intime du mouvement et de la lumière telle qu'elle n'existe que dans la danse, celle-ci n'étant elle-même que le mouvement idéal ?

Cliché de " La Danse "

GABY DESLYS ET HARRY PILCER DANS **Le Dieu du Hasard**

Voilà beaucoup de questions qui sont assez difficiles à résoudre mais qui n'en doivent pas moins être posées, car elles correspondent à une réalité indéniable.

Regardez en effet combien il y a, dans l'énorme production cinématographique de tous les pays, de films où une part soit faite à la danse.

Cette année, nous avons eu *Le Lys de la Vie*, où grâce à l'audace de Miss Loïe Fuller et à la grâce des jeunes élèves de son école, la danse fut pour la première fois traitée comme elle le mérite par le cinéma. Mais jusque-là quels sont les films où l'on danse ?

Sans doute, dans la plupart des films comportant une fête mondaine, montre-t-on des couples valsant, bostonnant, tangotant dans une enfilade de salons. Mais la plupart du temps le metteur en scène de ces tableaux, en voulant donner l'impression de la vie, n'est parvenu qu'à nous mettre en face du désordre et du chaos pour n'avoir pas voulu comprendre qu'en art, l'excès de réalisme est plus loin de la vérité qu'une convention bien choisie. Ne conviendrait-il pas, pour donner d'un bal une image cinématographique satisfaisante, que chaque couple renonçât dans une certaine mesure à l'indépendance dont il jouit dans un bal et ne fût, comme dans un ballet, qu'un rouage infime d'un ensemble. Cela serait faux évidemment, mais correspondrait sans doute beaucoup mieux que tout ce qui nous a été donné jusqu'à présent à ce que notre esprit exige lorsqu'on lui offre la traduction visuelle d'un bal et qu'il assiste de sang-froid à cette traduction.

Cliché Osso

LE DANCING DU **Secret de Rosette Lambert.**

Les dancings et leur vie fiévreuse et factice qui ne manque pas d'un charme, sans doute un peu spécial, mais certain, n'ont pas mieux inspiré les metteurs en scène que les soirées mondaines. Dans *Le Secret de Rosette Lambert*, pourtant, l'heureuse conception du décor était parvenue à créer cette atmosphère « dancing » et avait suppléé à l'impuissance de la figuration. Dans *Le Penseur*, M. Léon Poirier s'était peut-être approché encore davantage du but à atteindre : par une accumulation de détails bien choisis et ramassés avec art, il était parvenu à traduire assez heureusement certaines expressions de l'existence ardente et morbide, tour à tour, des dancings. Mais ce ne sont là que des exceptions et il est vraiment surprenant qu'il ne se soit pas encore rencontré de metteur en scène, ami de la danse qui ait su porter à l'écran un peu de la fièvre qui l'anime, un peu du plaisir qu'il éprouve dès que, la porte du dancing entrebâillée, les accents stridents, vrillants, vrombissants du jazz-band lui décochent en pleine poitrine leur brutal coup de poing. Si la danse des dancings et des salons n'a pas encore la traduction cinématographique qu'elle mérite, la danse des bas-fonds n'est pas mieux partagée et quoique « tournés » au bal des Gravilliers, les tableaux de danse de *L'Equipe* ne sont pas dignes des descriptions qu'en avait données la plume de M. Francis Carco.

Les danses exotiques ou de caractères, comme nous en avons vu dans *La Sultane de l'Amour*, où malgré l'interprétation de Dourga, nous étions si loin de la volupté orientale, dans *La Fille des Dieux* où Miss Kellermann nous prouva sans effort qu'en elle la nageuse l'emporte sur la danseuse, dans *Le Dieu du Hasard* où la pauvre Gaby Deslys s'agitait beaucoup pour un piètre résultat, dans *Révélation*, où la grande Nazimova exécutait un numéro montmartro-bachique indigne d'elle, n'offrent aucun intérêt chorégraphique ni cinégraphique. Et il en est de même des tableaux où quelques metteurs en scène ont prétendu nous faire assister à un ballet : rappelez-vous les divertissements d'une si navrante banalité de *L'Esclave de Phidias* et le pauvre ballet symbolique du *Carnaval des Vérités*. Sans doute y-a-t-il dans la mise au point et dans la réalisation de ces tableaux des difficultés considérables puisque D. W. Griffith lui-même, lorsqu'il a réglé les scènes de danse de *Intolérance*, n'a réussi qu'à nous donner une assez plate réédition du ballet de *Samson et Dalila*. Quelques metteurs en scène ont pourtant obtenu dans certains films une intéressante collaboration entre la danse et le cinéma.

Parmi eux il convient de citer M. Henry Krauss qui, dans *Les Trois Masques*, a donné d'un bal de village deux ou trois impressions pittoresques ; M. Marcel Lherbier qui, dans *L'Homme du Large*, a évoqué non sans poésie les danses simples des pardons bretons ; M. Mercanton qui, en quelques touches adroites, nous a montré, au cours des premières leçons de danse qu'elle donne à la jeune Miarka, l'âme de danseuse qui dort dans la Vougne vieillie, si magnifiquement incarnée par Réjane ; M. Louis Delluc, qui dans *La Fête Espagnole*, nous a présenté sous les apparences de

Mme Eve Francis, une fille de maison de danse ardente et sensuelle et surtout M. Abel Gance, mère laiteuse d'un matin naissant, dansait sa joie, sa mélancolie et son désespoir auprès d'un

Cliché de " La Danse "

LA FARANDOLE DE **J'accuse.**

qui, à deux reprises, dans *La Dixième Symphonie* et dans *J'Accuse !*, a fait à la danse la plus belle place qu'elle ait jusqu'à présent occupée au cinéma. Dans *J'Accuse*, c'était une farandole qui venait communiquer au début du film un mouvement, une joie extraordinaires. La danse était là tout entière, traduite en images, aussi souple, aussi chaude, aussi harmonieuse que traduite en sons dans la musique de Bizet par exemple. Dans *La dixième Symphonie*, M. Abel Gance avait donné à la danse un rôle plus complexe : il l'avait chargée d'exprimer les impressions que faisait lever dans un certain nombre d'esprits différents l'audition d'une œuvre musicale. La réussite ne fut pas moins parfaite et ce n'est pas sans émotion que tous ceux qui l'ont vue se souviennent de cette jeune femme qui, dans la lu-

Cliché Eclipse

UNE ATTITUDE DE DANSEUSE DANS **Lily Vertu**

ruisseau bordé de saules argentés et qui voilait son beau visage d'une écharpe transparente dont la traîne se confondait avec la brume ouatant encore les lignes imprécises de la prairie.

Deux films qui vont bientôt être présentés ont réservé un rôle à la danse, ce sont *La Roue*, de M. Abel Gance où nous verrons une farandole de guides dans la montagne et *El Dorado*, de M. Marcel Lherbier, dont l'héroïne, sœur de celle de *La Fête Espagnole*, cherche dans la danse l'oubli de son passé.

Souhaitons de trouver dans ces deux films des tableaux qui prouvent que la collaboration de la danse et du cinéma est chose possible et qu'il ne s'agit pour tirer de cette collaboration des résultats satisfaisants que de vouloir, de chercher et d'avoir du goût et du tact.

RENÉ JEANNE

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Il y a des amateurs !

JAMAIS les régisseurs et metteurs en scène de maisons d'édition, n'ont été sollicités autant qu'en ce moment, par ceux et celles qui voudraient tourner. C'est une véritable épidémie.

— Toute la journée, nous disait le régisseur d'un des plus grands studios de Paris, se présentent des amateurs, qui veulent absolument nous convaincre qu'ils possèdent des qualités photogéniques. Il y en a quelquefois d'invraisemblables, qui certainement n'ont jamais dû se regarder dans une glace, pour oser se proposer sans rire. Vous devriez décourager ces gens-là qui nous font perdre tant de temps.

Décourager, c'est facile à dire. Pour rien au monde d'ailleurs, nous ne voudrions généraliser et mettre tous les amateurs dans le même sac. Il y en a certainement, parmi eux, qui ont la vocation et qui feraient d'excellents artistes. Alors ? N'est-il pas préférable de laisser les choses en l'état ? Aux États-Unis les metteurs en scène ont trouvé littéralement des vedettes dans la rue. Examinez bien tous les amateurs, Messieurs les régisseurs, peut-être découvrirez-vous parmi eux, un William Hart, un Fairbanks, une Mary Pickford!

Économie.

TOUS les metteurs en scène ne disposent pas de capitaux illimités, comme aux États-Unis, pour monter leurs films. Ils sont parfois obligés d'avoir recours à de savantes improvisations, pour produire certains effets. L'économie est à l'ordre du jour, hélas, dans les studios français. Les directeurs d'entreprises cinématographiques se trompent lourdement en s'imaginant que le public ne s'en aperçoit pas. Un temps viendra où il se fâchera. Mais n'anticipons pas, illustrons simplement cet écho d'une anecdote.

Tout récemment, l'auteur d'un scénario avait imaginé plusieurs scènes se déroulant à Carcassonne, sur les magnifiques remparts « qu'il faut avoir vus avant de mourir ». Le metteur en scène chargé de tourner la bande, va trouver son directeur et lui propose de conduire sa troupe dans l'Aude. Et le directeur de s'écrier :

— Vous êtes fou ! On bâtira un décor ici et l'on fera brosser une toile de fond.

Economie ! Economie !

Le droit aux ciseaux.

JUSQU'A quel point un propriétaire de salle de projection devrait-il avoir le droit de massacrer impitoyablement un film qui lui déplaît et de couper certains détails ? Il est rare, hâtons-nous de le dire, que les exploitants abusent et usent même de ce droit, mais personne ne devrait pouvoir couper un film, lorsqu'il est sorti de la maison d'édition. On nous signalait dernièrement un directeur de cinéma de Paris, qui a dénaturé ainsi une bande, en enlevant une composition symbolique, qui revenait après les plus importantes scènes du film et qui soulignait sa tendance. Cela n'est pas admissible. L'œuvre doit être présentée au public, telle qu'elle a été conçue par son auteur et son metteur en scène. Laissons les ciseaux à la Censure (hélas !), aux monteuses (hélas !) et aux directeurs de maisons de location (re-re-hélas !)

Sympathie.

LE public des faubourgs, si enclin à railler les toilettes excentriques des élégantes qui se risquent d'aventure dans les rues populaires, est plein d'indulgence pour les artistes de cinéma. Nous n'en voulons comme preuve que ce fait dont nous fûmes témoin l'autre jour. La scène se passe en plein quartier de Belleville, non loin d'un grand studio.

Deux jeunes femmes sortent tête nue du studio en question, en un costume plutôt fantaisiste. Elles se rendent à trois cents mètres de là, chez un boulanger et vont acheter de la pâtisserie pour elles et leurs camarades qui tournent un film. Elles sont maquillées — maquillées pour la projection — elles choisissent gâteaux, petits pains, croissants.

Les ménagères présentes les regardent avec sympathie et dans la rue, l'on entend dire avec une nuance de respect très nette :

— C'est des artistes de cinéma !

Pas un rire, pas un quolibet ! Le cinéma a décidément bonne presse dans le peuple et c'est tant mieux.

Pitié pour les metteurs !

LES artistes ne sont quelquefois pas très gentils pour leurs metteurs en scène. Nous parlons cela va sans dire des artistes français, car aux Etats-Unis, puisqu'il faut toujours en arriver à les citer, artistes et metteurs en scène collaborent étroitement.

Il n'y a pas de tour que l'on ne joue chez nous à ces infortunés metteurs. Aussi doivent-ils avoir l'œil à tout. Récemment, l'un d'eux faisant tourner un film historique, se passant au siècle de Louis XIV, avait oublié sur un meuble un quotidien grand ouvert. Chacun se disait : « Il le verra ! » mais se gardait bien de le prévenir.

La scène fut filmée et le metteur en scène ne vit la gazette qu'au moment du montage. Il dut couper toute une scène intéressante. En la circonstance, les artistes n'avaient-ils pas été d'une rare stupidité ? Ayons le courage de le leur dire

Théâtre et moustaches.

NOUS verrons prochainement à l'écran Victor Boucher, le spirituel jeune premier qui a connu de si grands succès dans les théâtres des Boulevards. Victor Boucher est déjà venu respirer l'air du studio où il doit tourner. Il était ravi. Un vieil artiste, qui joua pendant longtemps les pères nobles à l'ancien Ambigu, le regarda, un peu méprisant et s'écria :

— Un artiste, cet homme-là ! A d'autres, il n'est pas rasé !

Rappelons en effet que jamais Victor Boucher n'a consenti à couper sa fine moustache. Fera-t-il une exception pour le cinéma ?

Recommandation superflue.

DANS le studio parisien où il achève de tourner *El Dorado*, Marcel L'Herbier avait fait monter la semaine dernière un décor impressionnant, une cellule lugubre, meublée d'un sinistre grabat. Contre le mur une grande croix noire en bois, semblable à celles que l'on voit encore par centaines, en certains endroits de nos régions dévastées. Sur une immense ardoise, le régisseur écrit à la craie : « Prière de ne pas toucher au décor ». Un de nos plus spirituels metteurs en scène passe et s'écrie :

— Recommandation pour le moins superflue. Il faudrait vraiment avoir envie d'attraper le cafard pour entrer là-dedans. Il n'y a pas de croque-mort dans l'établissement !

Cinémagazine Actualités

Après Sessue Hayakawa, l'écran s'enrichit d'un Japonais notoire : le prince héritier qui a tourné ces jours derniers à Paris et dans les régions dévastées.

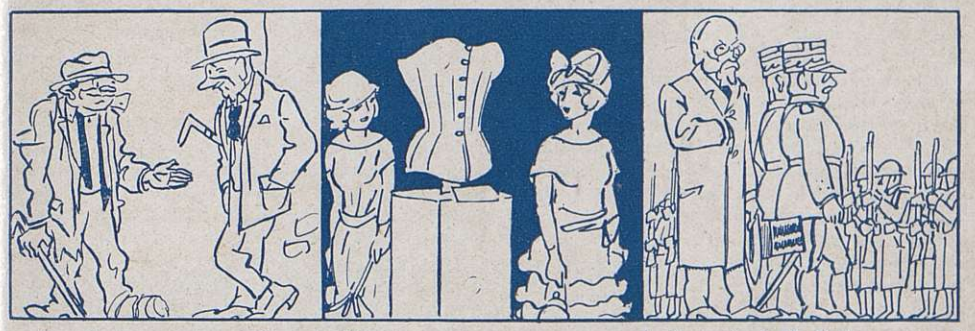
Le prince Hiro-Hito porte malheureusement un costume européen, ce qui est par trop décevant pour les amateurs de films à costumes !

Lloyd George, lui, tourne toujours dans tous les sens. On pourrait intituler ses aventures comme un film qui passe en ce moment : « Le Mauvais Destin » épisode du... *Roi de l'Audace* !

Reconnaissons le talent de l'artiste, car il faut avouer que le rôle est écrasant. Il faudra même le doubler sous peu...

En metteurs en scène de premier ordre qu'ils sont, les Allemands varient leurs épisodes. Le nouveau premier rôle, Wirth, fait des grâces qui nous changent de l'attitude de ses prédécesseurs.

Applaudissons-le, ça ne peut que l'encourager !



— Te voilà dans un bel état ! C'est ta femme qui t'a arrangé comme ça ?

— Non, mon vieux, j'ai été voir tout bonnement la présentation de *l'Atlantide* au Gaumont-Palace... Alors, ça n'a pas été tout seul pour trouver de la place !

Film documentaire

Pièce du musée des appareils de torture en usage à des époques plus ou moins barbares : Le Corset, dont il était question ces temps-ci de ramener la mode.

Le succès de M. Barthou sera grand chez les poilus de la classe 19, puique de retour du Rhin, l'aimable ministre a annoncé la libération de ces hommes pour fin juin. Le succès va toujours aux films qui finissent bien !..

Nous avons filmé l'arrivée du gagnant du Prix de Diane à Chantilly : *Doniazade*. Les lecteurs qui ont perdu sur cet élégant quadrupède, nous excuseront de raviver une douleur récente. Ceux qui ont gagné ne seront pas étonnés de voir leur favori en si bonne forme !

— Mon cher ami, je viens de tourner en Afrique, je rentre à Paris où l'on étouffe.. Tu ne connaîtrais pas une maison qui chercherait du personnel pour tourner au Groënland ?

— Qu'est-ce que tu dis, que c'est bien vrai, ce titre : « Souvent femme varie ? »... Est-ce que je ne suis pas toujours la même : douce, aimante, aux petits soins pour toi !

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

L'ATLANTIDE

Je veux croire que les derniers ennemis du cinéma, ceux-là qui trouvent encore « snob » de dénigrer l'invention merveilleuse, de dire : «Peuh ! des images ! un spectacle enfantin», ne contesteront plus la place que tient parmi les arts, l'Art muet, lorsqu'ils auront vu *l'Atlantide*.

Car ils verront *l'Atlantide*. Il faut que tout Paris, toute la France, avant l'étranger, contemple, admire, s'emplisse les yeux de cette inoubliable suite de tableaux incomparables. Il faut que tous ceux qui nient la valeur, la puissance, le rôle nécessaire du cinéma ; que tous ceux qui considèrent encore l'écran, sinon comme un amusement puéril, du moins comme un délassement sans grand intérêt, soient mis à même de regarder de tous leurs yeux, le chef-d'œuvre français que la « Société pour le développement industriel et commercial de la cinématographie » nous a présenté au Gaumont-Palace. Il faut que tous ceux qui ne vivent que dans un bureau sans air, un atelier, une rue étroite, une chambre, se gorgent de l'immensité du désert, frémissent devant les sables onduleux, se grisent du soleil éblouissant qui emplit *l'Atlantide*...

Je suis sûr que la seule vue de ce film incomparable donnera à certains le désir de quitter nos horizons étroits, la soif de l'air pur... *L'Atlantide* fera rêver, mettra de l'idéal, un idéal de pure beauté dans bien des poitrines, et dans le cœur l'ardente envie de fuir vers le bled pathétique, vers l'insondable Mystère...

Car plus qu'Antinéa elle-même, le bled que nous avons *vu*, dans lequel nous avons vécu trois heures durant, est d'une hallucinante attirance...

Cela dit, que *Jacques Feyder* soit félicité, et Manuel Orazzi de même, qui ont dressé ce monument de beauté ! Que l'un soit remercié pour les peines endurées dans le seul but de créer enfin quelque chose de beau, de vraiment beau, d'uniquement beau. *L'Homme qui a osé* — oui ! — tourner en plein désert (à 840 kilomètres d'Alger) ce scénario mystérieux et palpitant ; qui a cherché ces décors naturels, ces sites dont aucun mot ne saurait dire la splendeur — les a trouvés, s'en est servi pour y faire se dérouler l'Aventure aujourd'hui légendaire ; l'homme qui a attendu ces effets de lumière, ces matins radieux, ces crépuscules jamais vus, ces nuits à faire rêver, cet homme-là est un grand artiste, à l'égal du meilleur de nos peintres.

Que l'autre, le dessinateur minutieux, attentif au moindre détail, intelligent, érudit, amoureux de son sujet, qui a érigé le Palais d'Antinéa, ces chambres fabuleuses, ces couloirs étranges, cette salle des marbres qui eut pu être ridicule et est, en vérité, d'une splendeur « effrayante », que celui-là aussi soit loué comme il convient... Rien de conventionnel ou de laissé au hasard dans ce que Feyder a fait : l'âme de Persépolis rôde dans la salle du trône où règne, menue et tragique, Antinéa...

Voici enfin un film... Et — quel réconfort — il est français ! Miracle ! Ah, comme, à le voir, nous avons vite oublié les palaces yankees, les horizons de Californie ou les vagues reconstitutions italiennes. Un film français, tourné dans un décor de la plus grande France, par des Français, joué par des artistes ayant la notion exacte du cinéma, non plus des acteurs épris de grands gestes, mais des artistes vivant leur rôle. Car je vous défie bien de trouver quoi que ce soit de théâtral dans les gestes, l'attitude, l'allure du lieutenant de Saint-Avit ou du capitaine Morhange, pas plus que dans ceux du moindre personnage ayant eu l'honneur de figurer dans ce film admirable.

Mais comme je l'imagine réelle, profonde, la joie qu'ils ont dû ressentir, tous ceux-là, en dépit des difficultés, voire des souffrances, à vivre dans de tels décors, une pareille aventure ! à voir ces ciels, ce soleil... Et comme on la devine, cette joie, à considérer la manière dont ils ont interprété leurs rôles, du plus petit au premier...

Allez voir, dès que le film paraîtra, les caravanes en marche, les harkas traversant le désert, l'incendie de Gâo, la razzia, et ces rochers fantastiques, ces oasis heureuses, et ce palais, ce palais!

Et quelle habileté dans l'adaptation du roman de Pierre Benoît, quel art dans la présentation du sujet, bien amené, bien conduit, quel souci d'exactitude dans le moindre détail !

Pas une faute de goût, pas une erreur, le plus anodin des « accessoires » est celui-là même qu'il fallait, le plus humble des interprètes est celui-là même que l'on rêvait...

Marveille ! Voici probablement le plus beau film qui ait jamais été conçu et tourné depuis que le cinéma existe.

L'Atlantide est un film français; nous ne devons pas nous lasser de le redire et de nous en réjouir. La cinématographie française a remporté là un succès digne d'elle. Grâce à lui, on ne nous accusera plus de ne « savoir rien faire ».

Notre réponse, la voilà !

Quels mots trouver pour célébrer comme il conviendrait l'interprétation unique qu'a su réunir Jacques Feyder ? Le plus bel éloge à faire n'est-ce pas de dire que tous, hommes et femmes, sont les héros mêmes du roman. Un seul lecteur pouvait-il concevoir autrement Saint-Avit que tel que nous l'a fait voir M. Georges Melchior ? Jeune, élégant, le visage éclairé par une flamme de passion, et tellement soldat ! M. Angelo est Morhange lui-même, d'une remarquable beauté grave, les yeux pleins de foi ! Tous deux comédiens rares : rien de plus grand, de plus simplement tragique que la mort de Morhange.

Il faudrait citer tout le monde, M. Franceschi, qui a composé la figure du bibliothécaire avec une adresse rare ; MM. André Roanne, Genica, Lorsay, etc., sans oublier les Touareg et ces deux extraordinaires interprètes de Cégheir-ben-Cheik et de Bou-Djema.

Mlle Marie-Louise Iribe est Tanit-Zerga. Jolie, touchante, énergique et douce, elle a fait une composition qui la classe définitivement parmi les grandes vedettes du cinéma.

Et, Antinéa, c'est Stacia Napierkowska. Nulle autre n'eut pu mieux incarner l'héroïne de Pierre Benoît.

Elle est belle, elle est grave, elle est enjôleuse, elle est cruelle, elle est torturée de passion...

Elle a des yeux immenses.

C'est une idole jolie et fabuleuse, dont l'image ne se séparera plus désormais de ce nom : Antinéa.

Il faudra voir *l'Atlantide*, acclamer sa réalisation et puis... rêver d'Antinéa.

Et je vous souhaite en outre d'écouter, pendant cette délicieuse vision, l'adaptation musicale dont s'est tiré, tout à son honneur, l'excellent artiste qu'est M. Jemain.

LUCIEN DOUBLON

LE VENGEUR. — Sinclair a enlevé la femme du banquier Georges Mannister. Mannister rejoint les fugitifs dans le désert, au moment où ils sont près de mourir de faim et de soif.

Sinclair lui avoue que l'enlèvement avait pour but de l'éloigner de New-York : et sous la menace d'un revolver, il livre les noms de ses complices.

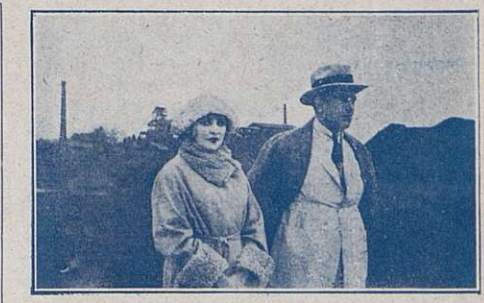
A New-York, les ennemis de Mannister sont affolés d'apprendre son retour. Pour le mieux surveiller, ils essayent de le faire tomber amoureux de Sylvia de la Mare, une intrigante à leur solde. Mannister reste maître de lui, et c'est Sylvia, au contraire, qui en devient amoureuse.

Tour à tour, implacablement, Mannister se venge de chacun de ses ennemis.

Mannister pardonne à Sylvia en la réconciliant avec son mari, et, lui-même, il pardonne à sa femme qui ne l'avait abandonné que parce qu'elle croyait avoir la preuve de son infidélité.

L'OISEAU S'ENVOLE. — La fille aînée d'un forgeron possède une admirable voix et, grisée par l'espoir des succès artistiques prédits, elle veut vivre sa vie.

Et la voilà élève, débutante, artiste, Etoile !... Et toute cette belle carrière est gâchée par les assiduités des prétendants à son cœur et à sa main. L'un d'eux lui tire des coups de revolver et son émotion a été telle que la cantatrice perd sa voix, son prestige, ses amis, sa réputation... Elle revient au foyer paternel où elle est reçue à bras ouverts. Sa vieille mère mourante lui demandant de chanter la romance qui fut son premier triomphe, sous l'empire de l'émotion la pauvre étoile déchue retrouve sa voix ; et, après avoir fermé ces yeux si chers, elle veut rester au milieu de ceux qui l'aiment et qui lui font la vie heureuse.



L'EMPEREUR DES PAUVRES A MONTCEAU-LES-MINES
Un Grand Film de demain
Gina Relly (SILVETTE) — *Léon Mathot* (MARC ANAVON)

Cliché G.P.C.

HENRY B. WALTHALL DANS LE VENGEUR

LA FILLE DU FAUVE *(Grand drame hors série,)* — La Fox-Film avait annoncé comme un événement presque mondial ce nouveau film de Pearl White : *La Fille du Fauve*. Le public très nombreux qui assistait à la présentation a été un peu déçu. On nous a présenté, en effet, une Pearl White nouveau style, où l'on retrouve un peu de Lilian Gish, quelque chose de Charlot et rien de l'Elaine Dodge de jadis, sinon son habileté à se mouvoir dans le champ restreint du cinéma.

Cliché Fox

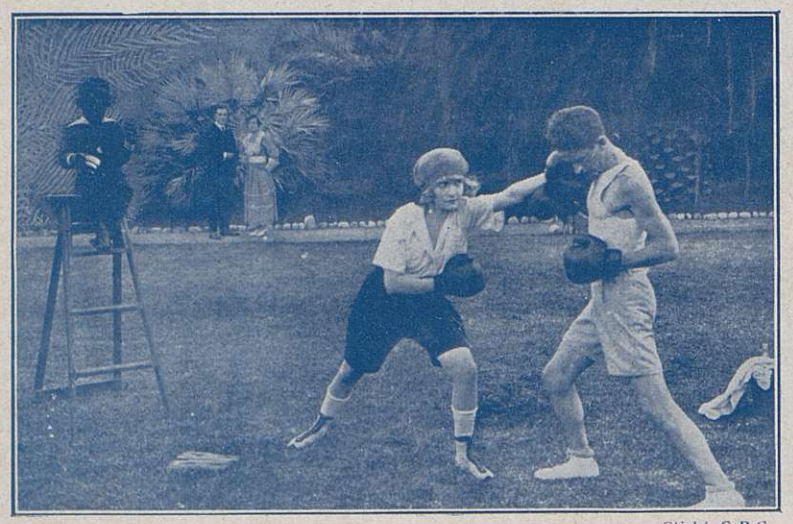
PEARL WHITE DANS LA FILLE DU FAUVE

La Fille du Fauve, c'est un des mille et un drames de l'Alaska sans autre nouveauté que la protagoniste. Or, nous connaissions déjà de Pearl White les extraordinaires acrobaties et les prouesses émouvantes. Nous nous attendions donc à des situations puissamment dramatiques et nous espérions des tours de force nouveaux. A quelles machinations, nous disions-nous, va-t-elle encore succomber ?

Eh bien, rien de tout cela dans ce sombre drame. Pearl White est devenue une interprète banale — du moins dans ce film — et vous n'avez pas à espérer voir quoi que ce soit de sensationnel. Le film en lui-même est très long et nous offre encore une fois le spectacle de bien vilaines mœurs, qu'en France, Dieu soit loué, nous ignorons. Une seule chose, pourtant, est neuve et à consigner : dans ses films à série, la blonde Elaine se mariait invariablement au dernier épisode. Ici, Pearl White se marie à la quatrième partie. Elle est veuve au cours de la cinquième et l'épilogue nous laisse prévoir qu'elle se remariera. Grand bien lui fasse !...

LA LUMIERE DU MONDE. — Le plus grand joaillier de New-York, Edouard Aston, a trois enfants. Rose, sa seconde fille, est une fervente des sports et suit, en cachette, les cours d'une école de détectives.

Huges Ellis, fils d'un bijoutier de Londres, a été chargé par son père d'apporter à M. Aston, un célèbre diamant rose « La Lumière du Monde ». La presse n'a pas manqué de signaler ce fait, aussi M. Aston jugea-t-il sage d'engager un détective : et, tandis qu'il lui donnait ses instructions, Lazzy, voleur de profession, écoutait sa conversation et apprenait ainsi où « La Lumière du Monde » était cachée.



Cliché G.P.C.

MAY ALLISON DANS LA LUMIÈRE DU MONDE

Rose a reçu son diplôme de détective. Et un jour qu'elle était habillée en soubrette, un homme saute par dessus le mur du jardin. C'est Lazzy, venu pour reconnaître les lieux. Il s'approche de Rose, qu'il prend pour une véritable femme de chambre, lui fait quelques compliments, et, finalement, lui demande de lui faire visiter la maison qu'il aimerait, dit-il, louer pour la saison prochaine.

Mise en éveil, Rose lui dit de revenir le lendemain à deux heures.

Quand il arrive, toujours sous le même déguisement, Rose fait visiter toute la maison à Lazzy.

Le soir... tout dort dans la maison. Soudain, Rose se réveille en sursaut. Sans hésiter, elle descend, allume l'électricité et se trouve en face de Lazzy occupé à forcer le coffre où repose « La Lumière du Monde ». Interrompu par l'arrivée de Rose, il s'approche d'elle en la menaçant de son revolver. Mais dès qu'il est à sa portée, celle-ci le désarme et, d'une terrible torsion de bras l'envoie rouler à terre, évanoui.

Réveillés par le bruit de la lutte, tous les habitants de la maison accourent, affolés. Ils trouvent Rose triomphante, la « Lumière du Monde » au cou, et le cambrioleur étendu à ses pieds.

L'HOMME FORT (*drame interprété par Frank Keenan*). — *L'Homme Fort*, naturellement, c'est Frank Keenan. Déplorons que ce merveilleux comédien accepte aujourd'hui de jouer n'importe quoi, gaspillant ainsi pour rien, son très beau talent. Mais, est-ce pour rien ? Non, c'est pour son plus grand tort, car à force de se répéter, il nous apparaît toujours le même, avec les mêmes jeux de physionomie, si bien que nous finirons par douter de cet art si personnel que nous nous étions complus à lui attribuer.

Ajoutons à cela que le scénario de *L'Homme Fort* est ridiculement invraisemblable et constatons que certains acteurs américains — et peut-être certaines firmes américaines — ont grand besoin de... repos ! !

LA PROIE (*Comédie dramatique en cinq parties de Gaston Roudès, mise en scène de Marcel Dumont*). — Le scénario de ce film est fait uniquement pour le public du cinéma et je suis heureux de dire qu'il est parfait. M. Gaston Roudès, scénariste intelligent devient à la mode ; tant mieux. Que ses productions se répandent de plus en plus. Elles sont excellentes.

Ce scénariste-là, du moins, va souvent au cinéma, je le parierais et il possède admirablement la psychologie des foules.

Quant à M. Marcel Dumont, le metteur en scène, il a su réaliser des intérieurs « vrais » et faire jouer sa troupe avec un ensemble rare. Je note, en outre, que la photographie est digne de l'as des opérateurs, Maurice Rischmann, précieux collaborateur du metteur en scène.

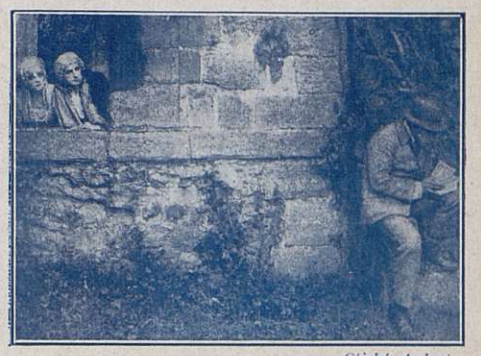
A ces éloges sincères, je dois à la vérité d'ajouter, malheureusement, qu'opérateur et metteur en scène ont été trahis par un mauvais tirage. Et cela, c'est réellement regrettable !

L'interprétation est bonne : M. Rolla Norman s'est fait applaudir et l'on a fait un succès non moins mérité au jeune Bout de Zan.

LES ROMANS-CINÉMAS

LE ROI DE L'AUDACE (ÉDITION AUBERT)

Troisième Episode. — **Une attaque audacieuse**



Cliché Aubert

Eddie démasque Claypool qui s'enfuit en Angleterre en emmenant Elisabeth et le poignard précieux..

Chargé de veiller sur une collection de bijoux appartenant au richissime Decker, Eddie se met en route et reprend la filature du bandit. Les hommes de Claypool décident d'attaquer le train dans lequel se trouve Eddie.

Ils détachent le wagon du train. La déclivité de la voie est très forte et le wagon détaché revient en arrière tel un bolide. Tout en flammes, il s'engage sur un viaduc d'une hauteur de 50 mètres, sort des rails, franchit la balustrade du viaduc et tombe dans le vide...

LA POCHARDE (ÉDITION PATHÉ)

Troisième Chapitre. **La Mère aux sept douleurs**

Cliché Pathé

L'enfant de la Pocharde est mort, et la rumeur publique accuse la malheureuse mère dont le mari revient un soir que la foule menaçante est attroupée devant la maison du crime.

Au Château du Thiellay, une fête costumée des plus brillantes bat son plein.

Fou de colère et de douleur, Georges Lamarche a entendu les aveux éplorés de sa malheureuse femme, et il s'enfuit avec ses deux enfants.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux " Amis du Cinéma ".

Brin de rêve. — Si vous avez une situation stable, gardez-vous d'en changer ! la carrière est encombrée, et nous ne connaissons personne à Lyon.

Pou-chi-nette. — *J'accuse* : Romuald Joubé, rôle de Jean.

I. P. K. Marseille. — Miarka : Desdemona Mazza : Films Mercanton, rue de la Michodière. Pour les autres questions, voir réponse *Sonia M.* et notre Erratum dans numéro précédent.

Marcel Dubreuil. — Ce roman n'a jamais été tourné.

Le Masque aux Yeux verts, — 1° M. A. Briand ne fait pas de cinéma, d'autres soucis l'occupent ; 2° la maison d'édition n'a pas donné le nom des artistes.

Liliane. — Charlie Chaplin, 1416 La Brea Avenue, à Los-Angelès (Californie). Juliette Malherbe, 85A rue Haute-Rotonde, Marseille.

Kiki-Rikiki Ier. — 1° Ce jeune metteur en scène vient d'être ajourné; 2° nous allons organiser un concours de scénarios.

A. Méan. — Nous avons fait parvenir votre lettre.

L'Homme sans peur. — 1° Plusieurs de ces romans ont déjà été édités. *L'Avion Fantôme*, film à épisodes.

Bomalin. — *Ravengar* : Grace Darmond. *Courrier de Washington* : Pearl White.

Mimi Pinson. — Voyez recensement N° 20.

Un amateur de comique. — Les maisons italiennes ne donnent le nom que de leur grande vedette. 2° Ecrivez à A. B. au *Matin*.

Dernier Venu. — Charlie Chaplin, 1416,La Brea Avenue, Los-Angelès (Californie). Cet artiste vient de se blesser assez grièvement.

16-20-*A.* — 1° *Le Collier Fatal* ; 2° probablement.

L. E. — 1° Non, il ne parle pas français ; 2° artistes danois dont nous ignorons les noms.

Henri Busson. — *Nouvelle Aurore* : Gorbio, Casella ; 2° voyez N° 20.

Carratier Robert — Oui, quelques-uns, faites des adeptes. Nous donnerons bientôt le nom des adhérents de chaque ville.

Perroquet vert. — 1° En principe, l'opérateur développe lui-même, il doit être un photographe émérite ; 2° ce n'est pas nécessaire, il suffit d'être photogénique ; 3° oui, nous acceptons les abonnements trimestriels, même mensuels, voyez nos numéros précédents.

Calaisia. — Nous publierons les photos et les biographies de toutes les vedettes américaines, mais un peu de patience... et puis, n'oublions pas les artistes français. *Houdini, le maître du Mystère* : Houdini : Quentin Locke ; Marguerite Marsh : Eva ; Ruth Stonehouse : Zita Dane.

Miss-Thé-Rieuse. — M. Lagrenée paraîtra dans le recensement. Nous éditerons nous-mêmes très prochainement une très belle collection de photographies de vedettes.

J. Lemarchand. — MM. Romuald Joubé et Séverin-Mars.

L'Andalouse. — Musidora, 6, rue Gounod. Films trop vieux pour connaître les artistes qui ont interprété les rôles secondaires.

Ribadouille. — 1° Non ; 2° à aucun prix, pourtant en vous adressant à l'Union Eclair, peut-être obtiendrez-vous une notice illustrée.

Elic. — Vous aurez réponse à toutes vos questions dans le prochain compte rendu que nous donnerons de ce film.

Coup de Vent. — Tourbillon. — 1° *La Danse de la Mort* avec Nazimova sortira l'hiver prochain ; 2° Nous parlerons de Biscot. Voir le présent N°.

A. V. J., jeune Vedette. — 1° Lœtitia Quaranta : environ 25 ans, excellente artiste très photogénique ; 2° ce film a été tourné à Nice au Studio Liserb.

Ninon, Fleur de Lotus. — 1° Votre question est bien vague : autant de conditions d'engagements que d'artistes ; 2° Charlie Chaplin : voyez plus haut ; Signoret de même.

Louis Derosière. — *La Cité perdue* doit avoir été tournée aux environs de Los-Angelès.

Fils d'Amiral. — Tous ces renseignements sont dans le n° 13 ; Signoret, voyez plus haut.

Carmen B. — Mais non, Viola Dana qui est américaine ne fait pas de figuration dans un ciné-roman français. *Mystères de New-York* : Justin Clarel, Arnold Daly.

J. J., Bruxelles. — 1° Non, c'est inexact ; 2° vous confondez certainement, *La Chasse aux Millions* est un film à épisodes.

Paul Brugnière. — Charlie Chaplin : voyez plus haut.

Nénuphar de la Vesle. — 1° Très prochainement ; 2° *Gigolette* : Zélie : Séphora Mossé.

Jack. — Priscilla Dean : publierons prochainement biographie de cette artiste.

André Naville. — Les Amis du Cinéma ont droit à la petite correspondance gratuite. Ils n'ont qu'à envoyer leurs questions au journal, il leur sera répondu le plus tôt possible.

Admirateur de Bout de Zan. — Nous ne croyons pas que ces ciné-romans paraissent en fascicules. Nous éditerons très prochainement d'excellentes photos de ces artistes.

Louis Faggianelli. — Vous n'êtes pas encore très nombreux à Ajaccio. Mais faites de la propagande parmi vos amis et formez entre vous un noyau qui ne pourra tarder à prospérer.

Nonchette. — Oui, il y a deux Signoret : les deux frères, Gabriel Signoret : 14, rue Chauveau à Neuilly.

Cody. — Il faut être abonné pour faire partie des « Amis du Cinéma ». Nous parlerons prochainement de M. de Rochefort.

Une gamine. — Olinda Mano, la petite Gaby des *Deux Gamines* envoie sa photo à toute demande accompagnée de timbres pour la réponse.

R. P. — 1° Il n'y a pas d'âge pour aller dans un studio-école ; 2° Non, ce n'est pas le même artiste.

A. N. T. 1. — Présentez-vous à des metteurs en scène, peut-être un d'entre eux consentira-t-il à vous prendre avec lui pour vous initier à ce métier.

Little Teacoch. — Charlie Chaplin : 1416 La Bréa Avenue, Los-Angelès.

J. G. — Nous ne croyons pas.

Mme A. R., à Guelma. — Tous ces artistes sont Américains. Mathot : écrivez chez Pathé, rue du Bois, à Vincennes.

Géo Ray, Bruxelles. — Fanny Ward, 114, avenue des Champs-Elysées ; Georges Walsh : Fox Studios 1401, North Western avenue, Los-Angelès.

Wee Wee Mary. — Mary Pickford : voyez numéro 20. On dit en effet que W. S. Hart ne tourne plus.

Un cinématographiceux. — Le nom de cet artiste est Ben Turpin ; on le présente en France sous différents pseudonymes.

Deux cœurs, un seul amour. — Huguette Duflos : voyez numéro 19 ; 2° le nom de cette artiste n'a pas été donné.

Papillon de nuit. — Cresté : voyez numéro 21.

IRIS

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes correspondants de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

69, Avenue de la Motte-Picquet
Téléphone Saxe 65-03
Direction artistique : G. MESSIE.
Grand Orchestre Symphonique A. LEDUCQ.

Programme du 17 au 23 Juin 1921.
Pathé-Journal — Pathé-Revue
LES RIVIÈRES GREY ET GREEN, documentaire.
L'HOMME AUX TROIS MASQUES
9e Episode : **La Lutte à mort**
FILLE DE RIEN (Rose de Grenade), Film français
Drame de Mœurs Espagnoles
LILY VERTU
Magnifique film français, interprété par Mme Huguette Duflos, de la Comédie-Française, Mme Jane Dany, MM. Numès, du Gymnase, Jean Devalde, du Vaudeville, Schutz, du Théâtre Sarah-Bernhardt, Cargue, de la Porte Saint-Martin.
LA CHASSE AUX MILLE LIONS, Comique
Intermède : **Mlle Anna Pascal**, la célèbre virtuose musicale.
Tous les Jeudis à 2 h. 1/2. Matinée spéciale pour la jeunesse.
La semaine prochaine : **LA PROIE, L'OISEAU S'ENVOLE**
Concours du Plus Beau Bébé de France, organisé par *Le Matin*.

LA
CREME ACTIVA
"radioactive"
AFFINE LA PEAU
ECLAIRCIT LE TEINT
EFFACE LES RIDES
EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

ECOLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy, Paris. Tél. : Nord 67-52. **Projection et Prise de vues.**

SUIS ACHETEUR de **600 fauteuils** d'occasion. S'adresser à *Cinémagazine*.

COURS GRATUITS ROCHE O I
35e année. Subvention min. Instr. Pub. **Cinéma, Tragédie, Comédie.** 10, rue Jacquemont, Paris. *(N.-S. : La Fourche)*.

Cinémagazine
est en vente chez tous les libraires de France et de l'Etranger et dans toutes les Bibliothèques des Gares.
Nous prions nos lecteurs de nous prévenir s'ils rencontrent des difficultés pour se procurer
Cinémagazine
Les Messageries Hachette feront le nécessaire pour approvisionner les dépôts qui nous serons signalés.
Tous les numéros anciens de
Cinémagazine
peuvent être procurés par les libraires qui sont également qualifiés pour recevoir les abonnements et nous les transmettre.

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE
Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)
Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène : MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)
Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons **TOUT** ; Mariages, Baptêmes, etc.
TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont **PARTOUT.**

Imp. Lang, Blanchong et Cie, 7, rue Rochechouart, Paris — *Le Directeur-Gérant :* JEAN-PASCAL

17 Juin 1921. — N° 22

LE COLLIER FATAL

Dans ce Numéro le 2e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

CLICHÉ HARRY

Ralph allait triompher, quand un chinois...